

L'Origine du Sentiment Religieux

CHEZ LES PEUPLES PRIMITIFS

ET LA

RELIGION DES BATAKS

THÈSE

*Présentée à la Faculté de Théologie Protestante de Paris
pour obtenir le grade de Bachelier en Théologie
et soutenue publiquement le 16 Juillet 1914 à 2 heures 1/2*

PAR

Henri LORTSCH



CAHORS & ALENÇON

IMPRIMERIES TYPOGRAPHIQUES COUESLANT

1914

175
1914

65062.

L'Origine du Sentiment Religieux

CHEZ LES PEUPLES PRIMITIFS

ET LA

RELIGION DES BATAKS

THÈSE

*Présentée à la Faculté de Théologie Protestante de Paris
pour obtenir le grade de Bachelier en Théologie
et soutenue publiquement le 16 Juillet 1914 à 2 heures 1/2*



PAR

Henri LORTSCH



CAHORS & ALENÇON

IMPRIMERIES TYPOGRAPHIQUES COUESLANT

—
1914

FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE
DE PARIS

Examineurs :

M. Raoul ALLIER, *président de la Soutenance*

MM. R. ALLIER,	}	<i>Examineurs.</i>
J. MONNIER,		
M. GOGUEL.		

*La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver
les opinions particulières du candidat.*

A LA MÉMOIRE DE M. ALFRED BÆGNER

JE DÉDIE CE MODESTE ESSAI



Digitized by the Internet Archive
in 2026

INTRODUCTION

Le sentiment religieux chez les primitifs, tel est le domaine que nous avons tenté d'explorer.

En réalité, ce domaine est un monde, et un monde dont on est loin de pouvoir embrasser d'un seul coup d'œil les aspects multiples et variés. Ici, pas de vastes horizons ni de lointaines perspectives. On n'avance que pas à pas. Souvent il faut s'arrêter et contourner ou même abattre devant soi les obstacles qui se multiplient. Parfois même, c'est le maquis, la forêt vierge, ou bien les hautes herbes ; mais jamais un lieu d'où la vue puisse s'étendre et se reposer.

Des routes ! il n'y en a point. A peine quelques hardis pionniers et d'infatigables explorateurs ont-ils tracé des sentiers perdus qui, s'ils se croisent parfois, jamais ne se confondent.

Chacun se fie à sa propre boussole, ou, on serait plus souvent tenté de le croire, à sa bonne étoile. Et si les plus grands de ceux qui ont foulé ce sol presque vierge ont essayé d'en dresser la carte dans ses grandes lignes, leurs observations cependant ne sont pas assez concordantes pour permettre au profane de s'aventurer seul dans ce monde mystérieux.

Mais il faut croire qu'il est bien précieux, le trésor que l'on s'obstine à y chercher malgré tant de déboires et tant d'obstacles. Des hommes venus de pays bien différents pénètrent, en effet, tour à tour, dans ce monde étrange. Ils y passent leur vie et consacrent leur travail, leur peine, leur pensée et leur foi à retrouver les premiers signes de cette puissance secrète dont les manifestations si extraordinairement variées nous étonnent et si souvent nous déroutent.

Pour nous, si nous y avons pénétré, ce n'est qu'à la suite des maîtres qui y ont frayé les premières voies.

Nous sommes au bénéfice de leurs observations et de leurs labeurs ; et si même nous ne les suivons pas tous jusqu'au bout, nous leur devons à tous le plus grand respect et la plus grande reconnaissance.

Quant à notre compétence, elle est beaucoup trop limitée pour nous permettre la moindre prétention.

Disons ici simplement ce qui nous semble pouvoir justifier notre étude, et lui donner quelque intérêt :

C'est, en premier lieu, le choix même des faits que nous étudions. Nous ne pouvons pas, en effet, nous proposer d'étudier l'origine du sentiment religieux chez tous les primitifs et, d'autre part, nous ne devons négliger aucun des éléments essentiels à leur pensée.

L'écueil est donc double. Nous croyons l'avoir évité en faisant porter notre choix sur la tribu des Bataks (1) ; non pas que les Bataks soient les plus primitifs parmi les primitifs, loin de là, mais précisément parce qu'ils nous permettent de saisir dans un seul peuple les principaux éléments de la pensée religieuse des non-civilisés. Ils nous montrent par là combien il est faux de vouloir établir une hiérarchie ou une succession historique dans la pensée religieuse des primitifs. Ils ne nous serviront d'ailleurs que de fil conducteur. Nous appuierons le plus possible les données qu'ils nous fourniront par d'autres faits parallèles puisés dans d'autres peuples, plus primitifs encore.

En second lieu, c'est le principe même qui a présidé à nos recherches et à nos réflexions. Nous n'avons pas essayé de déterminer ce qu'il y a de plus primitif dans la pensée religieuse des non-civilisés en nous plaçant purement au point de vue historique ; mais, sans le négliger, nous avons voulu avant tout, en nous plaçant au point de vue psychologique, rechercher l'élément le plus primitif, c'est-à-dire le plus simple, en même temps que le plus religieux, ou le plus susceptible d'être à l'origine d'un tel sentiment.

(1) Les Battas ou Bataks. Nous avons adopté l'orthographe, Batak, qui nous semble, d'après les différents auteurs que nous avons consultés, être celle qui fait le plus autorité.

Il est presque inutile de dire que, s'il est possible de déterminer un élément psychologique primitif dans ce domaine, cet élément doit être le plus primitif également au point de vue historique.

Mais, cet élément, peut-on le déterminer ? Nous le croyons.

Auparavant, il nous faudra cependant passer en revue ceux dont on a prétendu faire dériver le sentiment religieux chez les primitifs, et dire pour quelles raisons nous les écartons. Cette partie de notre travail, pour négative qu'elle soit, n'en est pas moins indispensable et dans un sens, essentielle. Nous ne saurions aborder notre thèse proprement dite sans cet examen ; et, d'ailleurs, loin de l'affaiblir, il nous permettra de lui donner, ainsi dégagée, toute sa portée.

Le principe même de nos recherches, avons-nous dit, est de déterminer dans la pensée des non-civilisés, l'élément le plus primitif en même temps que le plus religieux. Il est donc indispensable que nous disions dès maintenant, ce que nous entendons par « religieux », et, à cet effet, le mieux sera que nous donnions du sentiment religieux la définition qui, tout en étant la plus générale, et, par là, la plus susceptible de rallier le plus de suffrages, nous semble le plus conforme à la vérité. C'est, dirons-nous, le sentiment qu'a l'homme d'une puissance qui le dépasse, dont il dépend et avec laquelle il se sent pressé d'établir une relation personnelle (1).

Ainsi donc, d'une part, le choix même des faits et, d'autre part, le principe de leur appréciation nous paraissent devoir justifier notre étude malgré sa brièveté et le temps limité que nous avons pu lui consacrer.



Nous avons emprunté à l'ouvrage de M. Warneck (2) notre documentation sur la tribu des Bataks. M. Warneck ayant vécu 14 ans parmi eux, a pu comme le

(1) Cf. A. SABATIER, *Esquisse d'une philosophie de la Religion*, p. 24.

(2) Voir Bibliographie ; cf. J. WARNECK, *Die religion der Batak*.

montre avec évidence sa remarquable étude, les étudier de près et les comprendre mieux qu'aucun autre. La confiance même dont il a joui auprès de plusieurs indigènes et le sérieux avec lequel il s'est attaché à contrôler tous les rapports qui lui ont été faits, nous permettent de prendre son étude comme une base solide.

Nous nous sommes également servis du cours inédit de M. E. Allégret. Qu'il nous soit permis de lui témoigner ici notre reconnaissance pour tout ce que nous lui devons.

L'Animisme

C'est dans la tribu des Bataks que nous trouvons la forme la plus achevée de l'animisme, aussi est-ce parmi eux que nous avons cherché la plupart de nos exemples. Ils se trouvent d'ailleurs entièrement confirmés par ceux que nous fournit l'étude des autres primitifs.

« L'animisme, pour en donner la définition la plus générale, est une vue d'ensemble du monde ayant comme base les idées que les non-civilisés se font de l'âme (1). »

« C'est à la fois la philosophie, la religion pratique et aussi la science du non-civilisé qui unit non seulement les âmes des hommes vivants, mais aussi toutes les âmes de toutes les créatures et de toutes les choses. Tout pour lui est une manifestation d'âme (un domicile d'âme).

La Nature serait un immense réservoir d'âmes d'où celles-ci sortent pour animer tout. Il y a là un sentiment de parenté universelle.

La grande question pour l'animiste est d'arriver à mettre son âme en rapport avec toutes les âmes ; enrichir sa vie de la vie qui est là à sa disposition. « Que puis-je faire pour enrichir, protéger, fortifier mon âme ? »

L'âme est une sorte de fluide vital. C'est la force de vie qui est partout dans la nature.

L'homme a en tout cas deux âmes : l'âme de son corps, puissance qui lui vient du dehors et qui retourne à la mort dans cette grande réserve d'âmes qu'est la nature. Cette âme se rapproche beaucoup de ce qu'on

(1) WARNECK, op. cit. p. 40. Cf. CHANTEPIE DE LA SAUSSAYE, p. 10.

appelle la vie. Son autre âme est la survivance de sa personnalité, la partie de lui-même qui continue à vivre et se dégage de lui au moment de la mort. L'âme force vitale est quelque chose d'impersonnel. Ce principe de vie peut passer dans des êtres différents, mais en tout cas ne s'unit jamais complètement à l'être. Chez certains primitifs l'âme est comme un corps plus parfait, une sorte de double, un deuxième être contenu dans le premier.

Le bien-être d'un homme dépend des dispositions de son âme. On peut affaiblir son âme et on peut l'accroître.

Cette conception de l'âme indépendante de l'homme est, dans ses grandes lignes, commune à tous les peuples primitifs (1). »

L'âme pénètre le corps tout entier (2). Tous les membres participent de l'âme, du fluide vital, aussi ont-ils chacun leur vie propre, leurs sensations et leur volonté particulières. Ce n'est pas l'homme qui voit, qui entend, marche et respire, mais ses yeux, ses oreilles, ses pieds et sa bouche. Quand une partie du corps est malade, c'est que l'âme en est sortie. Cette puissance vitale est particulièrement abondante, chez l'homme et l'animal, dans la tête. On la trouve également concentrée dans les intestins, dans le foie, dans le sang. On acquiert de la force, c'est-à-dire de l'âme, en buvant le sang d'un ennemi. Le placenta est également le siège de l'âme et chacun conserve durant toute sa vie une relation mystérieuse avec lui. A la naissance, on l'enterre solennellement ; son rôle est de préserver des dangers ou des puissances malfaisantes. Il en est de même du cordon ombilical dont on garde précieusement un morceau. Les cheveux contiennent également beaucoup de puissance d'âme, aussi ne les coupe-t-on jamais. Une mère frottera avec ses cheveux son enfant malade. Les Toradjas clouent des scalps humains au cocoyer pour lui faire

(1) E. ALLÉGRET, *Cours inédit*.

(2) Les remarques suivantes sont empruntées à WARNECK, que nous citons librement, op. cit., p. 42 et s., et concernent avant tout les Bataks.

porter beaucoup de fruits. Les fiancés échangent une partie de leurs cheveux pour augmenter leur puissance d'âme. Les cheveux coupés sont soigneusement cachés ou brûlés de peur qu'un ennemi ne s'en empare et, en les brûlant, ne fasse grand mal à leur possesseur car il existe une relation corporelle entre l'homme et ses cheveux, tout comme, d'ailleurs, avec ses sécrétions et ses excrétiions.

C'est sur ce principe animiste que repose une grande partie de la sorcellerie et de la magie.

Les ongles également sont considérés comme le siège de l'âme. Avec les cheveux, ils passent pour en contenir plus que les autres parties du corps, car ils poussent indéfiniment. Aussi cachera-t-on ou détruira-t-on soigneusement toutes ses rognures d'ongles. La salive est employée comme médecine, car elle contient de l'âme. Il y a même de l'âme dans tout ce qui a eu un contact avec le corps, comme l'eau, le sol marqué par les pas, etc. La rosée, considérée comme la sueur de la terre, donne la santé. Enfin, on trouve de l'âme partout, même dans les larmes, l'urine et les excréments.

L'ombre est considérée comme une projection d'âme, d'où la défense de marcher sur l'ombre ou de la battre, etc.

Le nom également est en rapport étroit avec l'âme ; parfois on change le nom d'un malade pensant que l'âme reviendra, attirée par un nom plus favorable. On ne prononce pas le nom des animaux dangereux ; le tigre est appelé le Prince de la forêt. Dans les rêves, l'âme quitte le corps, elle erre, éprouve vraiment les choses dont on rêve.

Celui qui veille un cadavre ne doit jamais s'endormir, car son âme pourrait errer dans un rêve et être entraînée par l'esprit du mort.

L'âme est si peu une partie essentielle de celui en qui elle habite, qu'elle peut le quitter si quelque chose lui déplaît. C'est pourquoi il faut prendre garde en châtiant les enfants ; il vaut mieux les laisser faire, de crainte que l'âme ne les quitte et qu'ils ne meurent.

Mais, l'homme n'est pas le seul à posséder de l'âme.

Les animaux et les plantes en sont également pourvus, bien qu'en moindre quantité. Naturellement, ce sont les animaux et les plantes les plus utiles aux hommes qui sont le plus pourvus d'âme.

Il en est de même des choses. L'âme est décernée à la maison, à la terre, au bateau, à la hache, au feu, etc..., non pas qu'ils soient des fétiches, mais parce que leur utilité est une preuve qu'ils ont une puissance d'âme. Toutes ces âmes influent les unes sur les autres.

La vie du corps dépend donc entièrement de la plus ou moins grande quantité d'âme qu'il possède.

Ce qui importe dans la nourriture, ce n'est donc pas la matière de ce que l'on mange, mais bien la puissance d'âme qui s'y trouve, car c'est l'âme seule, dans la nourriture, qui donne la santé et la force. Aussi, le primitif ne s'attend pas à ce que les dieux ou les esprits mangent la nourriture qu'on leur offre, ils croient simplement qu'ils en consomment l'âme, la puissance vitale.

La chair d'un animal communique à l'homme qui la mange les qualités mêmes de cet animal. La chair d'un cerf ou d'une gazelle donnera de l'agilité, etc... De cette idée dérivent toutes les prescriptions relatives à la nourriture. C'est ainsi qu'on ne refusera à une femme enceinte aucune nourriture, quelle que soit celle qu'elle réclame, car c'est l'âme de l'enfant, croit-on, qui l'exige pour sa croissance.

Si on a été mordu par un animal venimeux, il faut le tuer et manger sa chair ; l'âme de l'animal elle-même, immunisée contre son propre poison, immunise à son tour celui qui se l'assimile.

Réciproquement, la puissance d'âme contenue dans les cheveux ou les ongles fait pousser les arbres et les plantes. Ceci nous explique le cannibalisme qui n'est pas né de la soif de vengeance ni même d'une perversion du goût. Celui qui mange la chair d'un homme s'approprie son âme, sa puissance vitale, surtout si la victime est encore vivante, car lorsque le corps est froid, il n'a plus d'âme ; on mangera de préférence le foie, les paumes des mains, les tendons et la chair de la tête, car ce sont les parties du corps qui en contiennent le plus.

C'est ainsi qu'il faut interpréter également l'habitude de boire le sang.

Des objets même qui n'ont en eux aucune puissance d'âme s'en voient attribuer pour d'autres raisons. Trouve-t-on une racine à la forme bizarre ou quelque pierre extraordinaire, on lui attribuera aussitôt de la puissance d'âme. De telles choses ont alors une grande valeur car on peut les employer pour son avantage personnel, en particulier pour fortifier sa propre puissance d'âme. Ces objets sont des fétiches. Formes de bois, formes protectrices ou même images d'ancêtres, n'ont de valeur religieuse que pour autant qu'on leur confère artificiellement de l'âme. Mais un objet ainsi doué d'âme n'est pas adoré, car il n'est pas la demeure d'une divinité ou d'un ancêtre. On lui donne cependant une attention toute particulière, on le soigne, on le nourrit, on l'arrose de sang et de riz, pour que sa puissance d'âme ne soit pas diminuée et qu'elle conserve ainsi pour son propriétaire toute sa valeur et toute son utilité.

Il y a ainsi quantité d'objets dont on se sert comme fétiches.

Mais là ne s'arrêtent pas les conséquences de la pensée animiste. Les âmes des hommes exercent les unes sur les autres une influence réciproque. Cela est particulièrement vrai en ce qui concerne la mère et l'enfant, mais aussi dans la vie en général. C'est ce que prouve, par exemple, la manière courante de se saluer : « Puissent nos âmes se gouverner l'une l'autre » (c'est-à-dire se garder réciproquement). « Ton âme me garde. » (c'est-à-dire, influence-moi favorablement).

Pour qu'un mariage réussisse, il faut que les âmes des conjoints s'unissent et la meilleure preuve de cette union sera donnée par la descendance. L'âme d'un chef exerce sur ses sujets une influence de terreur ou, pour le moins, de crainte car il a la puissance de les rendre heureux ou malheureux.

A la guerre, si un projectile passe à côté du guerrier, celui-ci dira : « Mon âme l'a détourné de sa course. » Aussi craint-on davantage l'âme d'un ennemi que ses armes.

Si nous nous rappelons que l'animiste considère son âme comme indépendante de son corps, souvent en opposition avec lui, capricieuse, enfin comme un danger perpétuel qui l'accompagne partout, il nous sera facile de comprendre qu'elle soit, bien que matérielle, un objet de culte.

En fait, le culte de l'âme est entouré de plus de soins et de précautions que celui des dieux. L'homme doit rendre un culte à sa propre âme aussi bien qu'à celle de ses semblables et ceci nous explique quantité de coutumes et de pratiques religieuses, en particulier celles qui ont cours quand une personne est malade.

On priera directement son âme. La première chose à faire quand on a une grande émotion, c'est de tranquilliser son âme, on lui fera alors toutes sortes de promesses et d'offrandes.

**

La moralité, pas plus que les dieux d'ailleurs, n'a rien à faire avec l'âme. Si les parents punissent leur enfant et que l'âme de l'enfant devienne malade, les parents n'ont rien de mieux à faire que de lui demander pardon, c'est-à-dire, en l'espèce, de lui faire réparation en lui offrant un objet de quelque valeur.

**

Quand un homme meurt, son âme l'abandonne pour aller animer d'autres objets, d'autres hommes, d'autres bêtes ou d'autres plantes, car l'âme elle, ne meurt jamais, c'est une puissance inépuisable. Cette âme qui continue de vivre, doit être distinguée nettement de l'âme corporelle, elle s'appelle *bégu* (c'est-à-dire, esprit, fantôme).

Quand celle-ci a quitté le corps, elle se sent tout d'abord comme dépaysée ; elle cherchera donc à réintégrer son ancien domicile, à retrouver son premier milieu. Elle s'assiéra sur la tombe et fera la terreur des vivants. Elle aime aussi à s'intégrer dans les oiseaux et surtout dans le hibou. Si celui-ci fait entendre sa voix, les survivants s'écrieront pleins de crainte : « Ne sois pas en colère contre nous, ce n'est pas nous qui

t'avons repoussée mais c'est toi qui nous a quittés volontairement. »

Ainsi s'expliquent tous les devoirs qu'on rend au corps, la manière de l'enterrer, etc., enfin toutes les coutumes qui se rattachent au deuil et qui ont leur point de départ dans la crainte même du mort : silence observé pendant les premiers jours du deuil, tête du mort couverte d'un voile, jeûne, offrande de cheveux (*pars pro toto*), offrande de nourriture ; on apporte au mort ses outils et son argent, sacrifice de vivants sur la tombe, etc., etc.

Mais il ne faut pas croire qu'il y ait chez les primitifs une croyance à l'immortalité de l'âme.

La vie effacée de l'âme cesse graduellement. Sitôt que le souvenir a disparu, l'existence de l'âme cesse. Un homme ne vit que dans ses descendants et ce sont eux qui vraiment le rendent immortel.



Tel est, dans ses grandes lignes, l'animisme chez les Bataks ; nous le trouvons là dans son plein épanouissement. Aussi croyons-nous qu'il nous a permis, mieux qu'une description générale, d'en accuser les principaux traits.

C'est aussi avec raison que nous avons rapporté tant de faits et de croyances relatives à l'animisme, car ils constituent pour nous une des sources principales de la pensée religieuse actuelle des primitifs : fétichisme, culte des esprits, culte des morts et, dans une mesure, totémisme.

Mais nous ne saurions y voir l'origine même du sentiment religieux. A cet égard, les critiques de M. Durkheim nous semblent décisives ; aussi les résumons-nous ici :

Constituée par Tylor et reprise ensuite par Spencer, la notion d'âme (1), suivant la théorie animiste aurait été suggérée à l'homme par ses rêves ; ils lui auraient donné l'idée d'un double, d'un autre soi-même, capable

(1) *Les Formes élémentaires*, etc., pp. 87, 91.

de quitter le corps et d'y revenir. Le spectacle de la mort aurait inspiré l'idée de l'âme-esprit, séparée définitivement du corps et se mêlant à la vie des humains, soit pour les aider, soit pour leur nuire. De cette croyance est issu l'appareil des observances religieuses (prières, offrandes), destinées à gagner leur bienveillance ou à les apaiser, c'est-à-dire le culte des ancêtres, le plus ancien de tous. Il fut suivi par celui de la nature : le primitif, enclin comme l'enfant à doter les choses d'une mentalité analogue à la sienne, vit en elle des âmes dont il dépendait et qu'il implora. M. Durkheim conteste cette explication. Il ne peut croire que le sauvage ait ainsi interprété ses rêves. Comment n'en aurait-il pas vu la nature propre réductible à des souvenirs de l'état de veille, quand ils se rapportaient à des événements passés ? Ou s'il a rêvé à quelque expédition faite avec des amis, ne suffira-t-il pas qu'il les interroge pour s'assurer que cet acte est une illusion ? Il n'avait donc pas besoin d'appeler à son aide, pour l'expliquer, l'idée d'un dédoublement de son être. Enfin, on a de la peine à se figurer le primitif occupé à spéculer sur le rêve, lui qui est dominé par la vie à l'état de veille, pour en tirer « tout un système d'idées compliquées et appelées à avoir sur sa pensée et sur sa conduite une si profonde influence ». M. Durkheim critique ensuite l'explication donnée par l'animisme du culte des esprits. « De simples âmes d'hommes ne sauraient être investies d'un caractère sacré par cela seul qu'elles sont désincarnées. » La mort ne crée pas ce caractère, elle peut tout au plus le renforcer. C'est ce que prouve l'exemple des Mélanésiens qui ne rendent un culte qu'aux âmes de leurs grands hommes. « Il est inadmissible que les quelques rites que l'Australien accomplit quand il lui arrive de perdre l'un de ses parents aient été l'origine de ces cultes périodiques et complexes qu'ils pratiquent à l'égard d'êtres sacrés d'une toute autre nature. » M. Durkheim conteste enfin la transformation que l'animisme suppose du culte des morts en culte de la nature. Il est faux que le primitif ait confondu les choses avec les êtres vivants et qu'il ait vu en elles des âmes

à adorer. Il n'a pas été poussé à projeter son image dans les choses et à leur prêter sa mentalité. Du reste, « la théorie animiste implique une conséquence qui en est peut-être la meilleure réfutation. Si elle était vraie, il faudrait admettre que les croyances religieuses sont autant de représentations hallucinatoires, sans aucun fondement objectif. On suppose, en effet, qu'elles sont toutes dérivées de la notion d'âme, construite elle-même avec les rêves...

« Il est inadmissible que les systèmes d'idées comme les religions... où les peuples sont venus de tout temps puiser l'énergie qui leur était nécessaire pour vivre, ne soient que des tissus d'illusions. On s'entend aujourd'hui pour reconnaître que le droit, la morale, la pensée scientifique elle-même sont nés dans la religion, se sont pendant longtemps confondus avec elle et sont restés pénétrés de son esprit. Comment une vaine fantasmagorie aurait-elle pu façonner aussi fortement les consciences humaines ? (1) »

(1) *Les Formes élémentaires*, etc., p. 98. Cf. RÉVILLE, *La religion des peuples non-civilisés*, t. I, p. 248.

II

Le Naturisme

Le naturisme est la religion en tant qu'elle a pour objet direct des phénomènes, des corps ou des forces de la nature tenus pour animés ou conscients (1).

Nous ne trouvons pas chez les Bataks un naturisme primitif. Pour eux, les forces de la nature sont incarnées dans des divinités d'ordre secondaire : telle *Bara pati in tano*, qui personnifie la puissance productrice de la terre ; *Boru na Mara* en qui est adorée la puissance bienfaisante et destructrice de l'eau et bien d'autres demi-dieux de ce genre. A ces dieux secondaires, il faut ajouter les innombrables divinités locales qui doivent leur fortune à la crainte des volcans, des tourbillons, des cataractes et d'autres phénomènes de la nature aussi étranges et impressionnants.

Si évoluée qu'elle soit, cette adoration des forces de la nature joue un grand rôle dans la vie des Bataks. Toutes les traces de naturisme que nous retrouvons chez eux viennent à l'appui de ce que nous savons déjà sur ce point.

Le primitif se sent vivre dans la nature et il est difficile de dire à quel point il s'en distingue. Peut-être ne s'en distingue-t-il, inconsciemment, que pour s'expliquer les forces et les phénomènes qui s'imposent à son attention ? Le reste du temps, il se confond avec eux, il ne conçoit pas de différence de nature entre sa propre vie et les forces qui la dominent et l'entourent. La différence pour lui, ne réside que dans le degré de puissance, il se sent « nature » et conçoit les manifestations de celle-ci à l'image de sa propre personnalité qu'il sent confu-

(1) D'après Albert RÉVILLE, *Les religions des peuples non-civilisés*, t. I, p. 57 et t. II, p. 222.

sément. Lui et la nature, voire même l'univers, sont un.

Ce rôle de la nature, il est facile de comprendre qu'il ait persisté même à travers des conceptions plus élevées.

C'est ce que nous semble mettre en lumière le mythe suivant, courant parmi les Bataks de Samosir, et que l'on retrouve presque identique parmi les Ewés du Togo :

« Dans les temps anciens, racontent-ils, le soleil avait sept fils dont chacun brillait d'un éclat égal au sien. Les hommes ne pouvant endurer une pareille chaleur, envoyèrent, dans leur détresse, l'hirondelle à la lune pour la supplier de leur venir en aide. Celle-ci accepta, mais en retour, exigea des hommes la promesse de la secourir au cas où le soleil se tournerait contre elle. Là-dessus, la lune saisit tous ses enfants (les étoiles) et les cacha. Elle demanda aux hommes une grande quantité de feuilles de betel pour chiquer, et en recueillit le jus dans sept baquets. Puis elle appela le soleil et lui dit : « voici, j'ai tué et mangé tous mes enfants, toi, fais de même. En même temps, pour appuyer ses paroles, elle lui montra les sept baquets dont le contenu était rouge comme du sang. Le soleil accepta et, après avoir attrapé ses sept fils, les tua et les mangea. Mais plus tard, la lune remit ses enfants en liberté et le soleil, voyant qu'il avait été trompé, se mit en guerre contre elle. Il rassembla ses guerriers, esprits de l'air, et les lança contre son ennemie. Les guerriers du soleil, combattant victorieusement, il s'ensuivit une éclipse de lune. Les hommes se trouvèrent alors dans l'obligation de venir à son secours et crièrent de toutes leurs forces : laissez la lune en liberté guerriers du soleil ! Réciproquement il y a éclipse de soleil quand ce sont les guerriers de la lune qui triomphent. »



Mais on a prétendu également ramener au naturisme le culte des objets de la nature, aussi bien que celui de ses forces et de là à conclure à l'existence du naturisme dans toutes les races et dans tous les peuples, il n'y avait pas de difficulté.

Que la nature ait joué un rôle considérable dans la pensée de tous les peuples et surtout dans celle des peuples primitifs, c'est là ce qui est indéniable. Mais cela nous permet-il d'affirmer que nous y trouvons l'origine du sentiment religieux ? Nous ne le croyons pas.

Il faut d'abord remarquer que très souvent ce soi-disant naturisme n'est, au fond, que de l'animisme déguisé ; dans le cas, par exemple, du primitif qui adore un objet de la nature, arbre, pierre, etc., ou un animal.

Il est aujourd'hui établi que ce n'est pas à cet objet même ou à cet animal que s'adresse son culte, mais bien à l'esprit qui y est contenu ; très souvent ces esprits sont même des dieux évolués.

Ce qui nous apparaît dans le culte de la nature n'est ainsi, très souvent, qu'une manifestation dérivée de l'animisme.

Au Congo, par exemple, on rencontre sur la route de Loango à Brazzaville, de petits tas de pierres. Quand un indigène passe près d'eux, il s'arrête, ramasse une pierre sur le chemin et la jette sur le tas. Il arrive même qu'il s'adresse à ces pierres. Dira-t-on qu'il y a là une adoration ou un reste d'adoration des objets naturels ? Oui, si l'on se borne à cette observation superficielle. Mais ceux qui interrogent les indigènes en apprennent davantage. Ils apprennent que ce tas de pierres marque la place où les porteurs, tombés sur la route, ont été ensevelis. Et si l'indigène, en passant, donne quelque attention « religieuse » au tas de pierres, c'est uniquement pour que l'esprit du mort ne lui nuise pas ; tout comme le payeur qui jette du bout de sa pagaie quelque goutte d'eau sur le rocher qu'il côtoie. Selon toute vraisemblance, ce sont des pratiques animistes transformées.

Il en est de même pour le culte des arbres au Congo et dans bien d'autres endroits de l'Afrique. Aussi, ne peut-on accepter l'assertion du docteur Brinton (1) : « l'homme adore l'arbre parce qu'il en a

(1) Cité d'après WARNECK.

vécu tout d'abord, parce qu'il a été pour lui la source de la vie. » Or, nous apprenons que dans certains cas, le chef a enterré au pied de l'arbre les ossements de ses ancêtres et qu'il a arrosé les racines avec le sang des victimes. Ici, manifestement, nous n'avons pas affaire à du naturisme, mais à de l'animisme. Sans doute, peut-on dire, si l'on choisit un arbre, un rocher, une pierre ou tout autre objet naturel pour y accomplir un acte religieux, c'est qu'ils sont déjà dans une mesure sacrés. Cela est, en effet, possible, mais, dans l'état actuel de nos connaissances, nous ne pouvons pas affirmer qu'il y ait jamais eu un *naturisme pur*, bien au contraire, le naturisme qui s'accompagne d'actes vraiment religieux, semble plutôt dériver de l'animisme.

Cette première remarque de fait appelle donc la plus expresse réserve et, dans la plupart des cas, écarte d'emblée l'hypothèse qui fait du naturisme la source première du sentiment religieux chez les primitifs.

**

Mais il est d'autres objections plus graves et plus décisives contre le naturisme. Nous voudrions ici les résumer aussi brièvement que possible afin de ne pas prolonger inutilement cette partie de notre étude, la théorie naturiste étant d'ailleurs aujourd'hui, généralement abandonnée.

Le dernier en date et celui qui ait réfuté avec le plus d'autorité la thèse naturiste est le savant représentant de l'Ecole sociologique, M. Durkheim. Nous résumons ici les principaux arguments de sa réfutation (1) :

Pour Max Müller, nous dit-il, la religion repose sur une expérience dont elle tire son autorité. « Quelles sont ces sensations génératrices ? » La réponse a été rendue facile par la découverte de textes très anciens, les Védas. On y voit que chez les peuples Indo-Européens, les forces de la nature « furent les premiers objets auxquels se prit le sentiment religieux ». Ainsi, les divinités *Agni* et *Dyaus*, qui signifient « le feu »

(1) *Les Formes élémentaires*, p. 103 à 118.

et le « ciel brillant » (analogie avec *ignis* et *Zeus*) (1). D'après Max Müller, c'est le spectacle de la nature avec ses forces surprenantes, le feu par exemple, et avec la sensation accablante de l'infini qu'elle suggère, « qui donna la première impulsion à la pensée religieuse et au langage religieux ». Toutefois, la religion ne fut vraiment constituée que quand ces forces apparurent aux esprits comme des agents personnels, des puissances spirituelles, des dieux. Comment s'est opérée cette transformation ? Par l'action que le langage exerce sur la pensée. Les racines primitives désignaient des types d'action (frapper, monter, courir, etc...). Quand il s'agit de désigner les effets des forces naturelles, on se servit des vocables qui s'appliquaient aux actions humaines (le vent est *quelque chose qui gémit*, la rivière *quelque chose qui court*, etc...), et ce *quelque chose* fut conçu sous la forme d'agents personnels, plus ou moins semblables à l'homme, qui passèrent pour la cause des phénomènes physiques. Ainsi, pour Max Müller, s'est constituée la notion du divin.

Quant à la religion des ancêtres, elle ne serait qu'un reflet de la précédente (2).

La notion d'âme aurait été conçue pour rendre compte de la mort. Les âmes des hommes, une fois dégagées du corps, auraient été attirées dans le cercle des êtres divins et finalement divinisées — culte secondaire d'ailleurs, — car les hommes divinisés n'ont généralement été regardés que comme des demi-dieux.

Après avoir fait remarquer que cette doctrine repose, en partie, sur certains postulats linguistiques contestés, M. Durkheim en repousse les bases psychologiques. « Si la religion, dit-il, a pour principal objet d'exprimer les forces de la nature, il n'est pas possible d'y voir autre chose qu'un système de fictions décevantes dont la survie est incompréhensible. » Les rites par lesquels le fidèle essayait d'agir sur la nature ayant tous échoué, comment sa foi a-t-elle pu se maintenir ? Max Müller

(1) Max MÜLLER, *Physical religion*, 1898, p. 119-121.

(2) Max MÜLLER, *Anthropological religion*, pp. 128 à 130.

a cru échapper à l'objection en distinguant radicalement la religion de la mythologie. Il réserve le nom de religion aux seules croyances qui sont conformes à la morale et à la théologie rationnelle. Les mythes seraient des développements parasitaires greffés sur elles, sous l'influence du langage. Mais, observe M. Durkheim, ils sont un des éléments essentiels de la vie religieuse, car ils fixent la physionomie des divinités et même ils ont répandu l'idée de leur existence. « Tous les mythes, même les plus déraisonnables, ont été des objets de foi... Il est donc impossible qu'ils soient sans fondement objectif (1). » La distinction proposée par Max Müller laisse subsister l'objection et il faut croire que si la foi religieuse s'est maintenue, malgré l'insuccès de son action sur la nature, c'est qu'elle répond à un autre besoin que celui de nous adapter aux choses....



Nous ne voulons pas clore ici notre chapitre sur le naturisme sans avoir essayé de dire ce que nous pouvons lui prendre de bon. Le naturisme pour ceux qui s'occupent de l'histoire des religions, n'est plus aujourd'hui qu'une théorie. Il correspond cependant à une réalité positive que nous retrouvons d'ailleurs à propos de tous les autres éléments desquels on a voulu faire dériver le sentiment religieux. Nous voudrions la mettre en lumière sous forme d'une remarque générale.

« Il y a dans le monde, pour le primitif, beaucoup plus d'unité que nous ne l'imaginons (2) ; les âmes et les choses ont pour lui des rapports très étroits : rêveur, insouciant, impulsif, crédule, défiant, capricieux, le primitif n'est guère plus qu'un homme enfant, souvent même intelligent, fin, mais sans persévérance ; ne sachant pas vouloir, il est incapable de ce travail suivi grâce auquel on arrive à découvrir la loi sous le phénomène.

Ceci nous explique pourquoi nous ne trouvons pas

(1) *Les Formes élémentaires*, etc..., p. 117.

(2) E. ALLÉGRET, cit.

chez lui d'idées générales et surtout pas de conception d'ensemble et encore moins de système proprement dit. Et à cela, il n'est pas difficile d'indiquer, tout au moins, quelques causes générales : comme le climat, le pays, le milieu et même la nourriture.

Mais tel qu'il est, le primitif a pris conscience de lui-même en tant qu'être pensant, voulant et agissant, et en même temps qu'il a pris conscience de lui-même, il a été amené à voir derrière tous les êtres et phénomènes, une volonté, un esprit, presque une personnalité semblable à la sienne (ce qui est à la fois la clef du naturisme et du fétichisme). Il a, en quelque sorte, projeté sa conscience dans la nature. Comment eût-il pu faire autrement ? Il nous est difficile de nous le représenter.

Mais la conséquence devait s'ensuivre fatalement, le primitif en est arrivé à ne plus faire une distinction bien nette entre lui et le monde extérieur. Ce qui se distingue du moi est conçu, non pas comme un autre moi, mais comme autre chose que « moi ». En effet, le primitif dépend de la nature beaucoup plus que nous. En un sens, on peut dire que pour lui, tout est divin ou que tout est humain dans le monde, il se sent vivre de la même vie, uni par un lien réel avec l'arbre, l'herbe, le fleuve, l'animal. C'est cette grande vie universelle dont tous les êtres ne sont que des manifestations diverses. Telle est l'origine profonde des mythes naturistes (v. plus haut, mythe des Bataks de Samosir). Mais en même temps, il se sent dépendant de toutes ces forces, les accepte tout en se demandant pourquoi et, comme il est enfant, son esprit répond par des contes qui satisfont à la fois son imagination et sa curiosité.

Mais, cela ne suffit pas pour vivre : il faut neutraliser ou utiliser ces forces. C'est l'origine des pratiques qui relèvent de la magie ou de la sorcellerie et ces pratiques sont, en somme, l'enfance de la science.

En résumé, toutes les pratiques, les croyances, les mythes qu'on peut aujourd'hui encore rattacher au naturisme, c'est-à-dire en éliminant tout ce qui relève du totémisme et de l'animisme, repose, d'une part, sur le sentiment instinctif de l'unité profonde de tout ce qui

vit, d'autre part, sur le besoin non moins instinctif de donner une réponse facile, poétique, à tous les pourquoi qui se posent à l'esprit.

Il ne peut donc plus être question de trouver, dans le naturisme, l'origine du sentiment religieux et de la religion. En d'autres termes, ce n'est pas d'abord par la nature que l'homme est arrivé à Dieu.

Le naturisme est bien plutôt une façon de sentir la nature qu'une religion. »

Polythéisme et Fétichisme

Nous croyons inutile, après cet exposé sur l'animisme et le naturisme, d'insister longuement sur les formes secondaires dont on a prétendu faire dériver le sentiment religieux chez les primitifs. Nous ne voudrions cependant pas, avoir l'air de nous en débarrasser commodément en les passant sous silence et notre but n'étant pas seulement d'exposer quelques théories avant celle à laquelle nous nous rattachons, mais de donner, entre autre, une idée générale de la pensée religieuse des Bataks, il nous est indispensable, avant d'aller plus loin, de mentionner, dans un rapide aperçu, leurs autres idées, croyances ou rites religieux.

**

Le Polythéisme ⁽¹⁾

Nous avons vu que chez les Bataks coexistent l'animisme et le naturisme, mais ni l'un ni l'autre ne constituent la forme la plus évoluée de leur pensée religieuse ; c'est dans leur polythéisme que nous la trouvons et cependant c'est elle qui joue le moindre rôle dans leur vie.

Les dieux, chacun les connaît par leur nom, chacun vous dira leur place dans la hiérarchie des êtres célestes, mais quelle petite place ils tiennent dans la vie ! En réalité, ce qui détermine le sentiment religieux des Bataks, c'est un *sentiment de dépendance allant jusqu'à la peur*, à l'égard des puissances mauvaises, des esprits et des âmes.

(1) WARNECK, op. cit., p. 27 et s.

Le polythéisme n'est guère plus chez eux qu'une forme tout intellectuelle de leur religion, tout au plus donnent-ils satisfaction à leur curiosité et à leur besoin de donner une explication pratique du monde qui les entoure.

Que l'on questionne un homme intelligent parmi les Bataks, pour lui demander quels sont leurs dieux, ils vous répondra par trois noms :

Batara Guru, Soripada, Mangalabulan,

auxquels sont associés deux autres dieux :

Ompu Tuhan Mula Djadi et Debata Asiasi.

Les trois premiers n'étaient pas, originairement, des dieux bataks, mais furent apportés par les Hindous, lorsque ceux-ci conquièrent le pays au ^{xiii}^e et au ^{xiv}^e siècles. Leur vrai dieu est *Ompu Tuhan Mula Djadi* dont le nom veut dire : source de la création. Mais aujourd'hui, il est au second plan et c'est *Batara Guru*, (celui qui enseigne), qui est au premier.

Les trois dieux hindous devinrent les fils des dieux supérieurs des Bataks et furent ainsi incorporés à leur religion nationale. Puis, en second lieu, vient *Soripada*, celui qui accorde des enfants à ses adorateurs. Et enfin, *Mangalabulan* qui est le principe mauvais. *Asiasi*, rarement mentionné, veut dire compassion. Pratiquement d'ailleurs, la différence entre ces cinq dieux est de peu d'importance.

Le premier venu des Bataks ne pourra donner aucune explication sur les fonctions de ces dieux. En réalité, ils n'ont rien à faire avec ceux des conquérants hindous. Les Bataks les ont introduits dans leur Panthéon et réformés, en harmonie avec leurs idées propres.

Ils se représentent l'univers comme formé de trois mondes superposés. Le plus élevé, qui a sept étages, est le siège des dieux, celui du milieu est la demeure des hommes, et le monde d'en bas le lieu des esprits et des démons. La vie des dieux est comme celle des hommes, ils ont des femmes et des enfants, des esclaves et du bétail ; ils s'amusent, font la guerre et s'intendent des procès, etc.

Les âmes des hommes sont envoyées du monde supérieur, où elles préexistent, sur la terre, et les hommes sont appelés : « les dieux du milieu. »

Ompu Tuhan Mula Djadi, c'est le créateur, du moins son nom veut dire création, mais cette croyance est reléguée à l'arrière-plan et toutes sortes de légendes se sont multipliées sur l'origine de l'homme.

Des dieux, il n'existe ni peintures, ni statues, ni symboles. Ils ont peu de rapport avec les hommes. On ne rencontre leur nom que dans les mythes et les prières (1).

Plus importants parce que plus près des hommes, sont les dieux secondaires, divinités inférieures, qui ne sont pas, comme les ancêtres, d'origine humaine, ne dépendent plus cependant des dieux et sont les plus adorés. Ce sont eux qui incarnent les puissances de la nature.

Les mythes n'ont surtout pas la portée religieuse qu'on a voulu leur donner. Ils représentent, au contraire, dans la pensée religieuse des Bataks, tout le côté superflu (voir plus haut le mythe relatif aux éclipses).

En troisième lieu enfin, les Bataks ont conservé la croyance vague en une puissance suprême qui est au-dessus de tous les dieux.



Le polythéisme chez les Bataks ne peut donc pas nous donner l'origine de leur sentiment religieux, pas plus que celui des Grecs, des Latins ou des autres peuples, en ce qui concerne ces derniers.

D'ailleurs, bien des peuples primitifs ne connaissent pas le polythéisme ; celui-ci n'existe que chez les plus évolués. Dira-t-on que les autres primitifs n'ont pas de sentiment religieux ? Il apparaît bien plutôt que c'est là où fleurit le polythéisme que le sentiment religieux est le plus dévié. Celui-ci n'existe jamais en relation avec le polythéisme mais se développe toujours en dehors de lui. Il trouve sa réponse pour le primitif lui-

(1) Les prières ne sont que des formules invariables connues seulement des prêtres ou des chefs.

même dans de tout autres éléments qui n'ont rien de commun avec le polythéisme. Tout au plus l'imagination pourrait-elle les rapprocher en se plaçant à un point de vue tout à fait artificiel.

*
**

Le Fétichisme⁽¹⁾

Le fétichisme dont nous avons déjà parlé, en passant, à propos de l'animisme (p. 13), ne saurait être envisagé comme l'origine du sentiment religieux chez les primitifs.

En rapport étroit avec la croyance aux esprits, il n'est qu'un moyen d'entrer en relation avec eux, de se les concilier ou de s'en défendre.

Le fétichisme n'est donc qu'un enfant de l'animisme. Si grande soit la place qu'il tient dans la vie des non-civilisés, il ne peut s'expliquer que par les croyances animistes auxquelles, en définitive, il faut le ramener et le réduire.

(1) Nous nous bornons à cette simple note d'une part, parce qu'il nous semble difficile de ne pas ramener le fétichisme à l'animisme et d'autre part parce que, d'après les documents dont nous disposons, il nous a paru jouer, tout au moins d'une manière directe, un petit rôle dans la pensée religieuse des Bataks.

Quant à la Magie elle est en opposition trop directe et trop franche avec la religion même des primitifs pour que nous lui consacrons ici une place quelconque.

L'Ancestralâtrie

Le culte des ancêtres ou culte des morts est un des plus anciens et des plus répandus que nous trouvions sur notre globe.

Serait-il le plus ancien ? Il est permis de le penser, bien que l'état actuel de l'histoire des religions ne puisse nous permettre, à cet égard, aucune conclusion définitive. Aussi bien, notre but n'est-il pas de déterminer quelle est la forme de culte la plus ancienne. Il est vraisemblable que ce fut celle du culte des morts. Mais la question qui nous intéresse est de savoir si nous pouvons trouver dans ce culte, l'origine même du sentiment religieux ; si, tel que nous pouvons le connaître, ce culte nous en explique les premières manifestations et nous aide à en comprendre la nature profonde.

Ici, les témoignages abondent et nous permettent de remonter non seulement le cours des siècles, mais même des millénaires. Les plus anciens que nous connaissions ont été récemment découverts par Hauser dans le célèbre « Abri du Moustier ». Certains paléontologistes font remonter cette période à deux cent mille et même cinq cent mille ans !

Mais que peuvent-ils nous apprendre au point de vue de l'origine du sentiment religieux ? Ils nous permettent seulement d'affirmer que l'homme de cette période était déjà religieux, si du moins nous tenons pour religieux le sentiment qui l'animait et lui dictait sa conduite à l'égard de ses morts ? Or, c'est justement là la question.

Le sentiment qui préside au culte des morts est-il un sentiment religieux ? Pour le croire, il ne suffit pas de découvrir à ce sentiment un aspect religieux, mais il faut savoir s'il est religieux en lui-même, dans son

essence. Or, pour répondre à cette question, nous ne saurions isoler cette manifestation de la pensée des primitifs qu'est le culte des ancêtres, des autres manifestations de cette même pensée. Il nous serait en effet difficile de croire que c'est du culte des ancêtres que serait sortie toute la pensée des primitifs, que c'est lui qui en aurait créé les différentes catégories. Tout au contraire, les croyances ou les sentiments qui se rattachent à ce culte, nous apparaissent comme les effets, les résultats d'une pensée générale sur le monde et sur les hommes ; probablement très vague dans son origine mais antérieure à celle que suppose en particulier le culte des ancêtres.

La mort aurait été pour l'homme une des occasions de prendre conscience de son sentiment religieux et le culte des morts, loin d'être l'origine de ce sentiment, ne saurait en être que la manifestation.

Mais au fond, ce n'est là qu'une autre manière de poser la question. Il est bien certain, en effet, que s'il était possible de prouver que le culte des morts fut la première manifestation du sentiment religieux, nous aurions fait un grand pas pour en déterminer l'origine. Mais peut-on s'aventurer sur une pareille voie ? Cela nous semble difficile, car au culte des morts, tel que nous le connaissons, se joignent d'autres éléments, en particulier la croyance aux esprits qui n'est pas du tout primitive et, encore moins, religieuse. Or, dans quelle mesure, à l'origine, ces éléments ont-ils permis au culte des morts de s'organiser ou même se sont-ils simplement mêlés à lui ? C'est ce qu'il est difficile de déterminer.

De toutes façons, étant donné l'état actuel de nos connaissances, il nous est difficile de supposer à l'origine du culte des morts un élément psychologique simple et spécifiquement religieux. Il nous apparaît bien plutôt que ce culte dans ses éléments les plus simples supposait déjà toute une pensée générale sur le monde et sur les hommes.

Ce n'est évidemment là qu'une hypothèse, mais c'est l'hypothèse la plus vraisemblable et que nous pouvons, pour autant qu'elle peut être contrôlée, justifier.

Nous formulerions donc ainsi notre pensée : nous ne saurions trouver dans le culte des ancêtres l'origine du sentiment religieux, car le culte des ancêtres, bien qu'il puisse être considéré comme la forme de culte la plus primitive, ne nous donne pas la forme la plus primitive du sentiment religieux lui-même.

Mais ce qui complique le problème et ne nous permet pas de le trancher complètement, c'est que les observations que nous pouvons faire actuellement sur les primitifs en ce qui concerne ce culte, ne nous permettent pas de trouver la forme la plus primitive de ce culte lui-même. Partout où nous le trouvons, il existe, accompagné de tout un système de pensée organisée et ce système de pensée c'est précisément l'Animisme.

L'Animisme a-t-il donc, comme nous le disions pour le fétichisme, enfanté le culte des ancêtres ? Nous sommes loin de le croire. Certes, il y a beaucoup ajouté et peut l'avoir considérablement modifié. Mais nous croyons qu'il est très possible que dans ses éléments les plus primitifs, le culte des morts soit indépendant de l'Animisme. Cependant, encore une fois, si loin que remontent les observations que nous possédons sur les primitifs, il nous est impossible de dégager le culte des ancêtres de l'Animisme lui-même. Et si, par prudence, nous ne voulons pas trancher la question, du moins quant à son origine, nous ne pouvons pas nous dérober à l'évidence : le culte des ancêtres est actuellement et, pour dire le moins depuis des siècles et des siècles, intimement mêlé à l'Animisme. Celui-ci en est la pensée dominante et directrice. Il y a versé tout son contenu et en dehors de lui, le culte des ancêtres resterait pour nous une énigme dans la pensée des primitifs, déjà si difficile à saisir et à déterminer.

*
**

On nous reprochera d'avoir emprunté le tableau suivant aux coutumes d'un peuple qui n'est pas le plus primitif que nous connaissions. Mais d'abord cette remarque peut aussi bien s'adresser à l'ensemble de notre étude, du moins en ce qui concerne les Bataks,

et puis nous ne saurions nous y arrêter, car c'est justement, à notre sens, en considérant la pensée des primitifs au moment le plus complet de son développement, que nous pouvons la mieux connaître et la mieux apprécier, car ce moment est aussi le plus significatif et le plus caractéristique.

Pour déterminer la vraie nature d'un arbre, il ne suffit pas de le considérer quand il est une faible plante, mais surtout dans sa pleine croissance et de plus, c'est surtout l'examen de son fruit qui achève de nous le faire connaître et nous permet de le classer.

Nous nous sentons donc tout à fait à l'aise pour continuer ici notre étude sur les Bataks.

Sur ce point d'ailleurs, nous apporterons également les conclusions de M. Junod sur le culte des ancêtres parmi les Ba-Rongas, conclusions qui peuvent s'appliquer dans leurs grandes lignes à la famille bantoue tout entière.

Chez les Bataks (1), le culte des ancêtres est inséparable du culte des esprits, qui est leur véritable culte.

Les esprits ou âmes des morts sont répartis en trois classes :

1) *Bégu* : ce sont les âmes des morts en général. Les unes sont bien disposées à l'égard des vivants ; les autres mal. Toutes les âmes de cette catégorie sont plus ou moins à craindre.

2) Plus leurs descendants les honorent et plus les âmes grandissent dans le monde des esprits. Parvenues à un certain degré de dignité, elles appartiennent à la classe des *Summagots*.

3) Les plus grands des ancêtres font partie des *Sombaons*. Ce sont ceux qui ont fondé d'importantes communautés. Pour être Sombaon, il faut au moins avoir sept générations de descendants. On est promu à cette dignité dans une grande fête. Ces esprits habitent dans quelque endroit bizarre ou extraordinaire. Un vieil arbre, une haute montagne, une carène, une source sul-

(1) WARNECK, op. cit., p. 63 et s.

furieuse ; la nature tout entière en est peuplée. Ils se confondent parfois à un tel point avec les divinités de la nature, qu'il est difficile de les en distinguer. Le culte même des phénomènes terrifiants de la nature semble avoir graduellement passé dans celui des ancêtres.

Ce n'est pas à dire que les Bataks croient à l'immortalité de l'âme, loin de là. La vie après la mort n'est plus qu'une ombre, elle finit par s'effacer, dès que le souvenir s'est évanoui son existence cesse dans le monde des âmes, la vie du plus illustre ancêtre ne dépasse pas dix générations. C'est dire que l'homme n'est immortel que dans ses descendants ; c'est par eux seulement qu'il continue de vivre.



Le culte des esprits plonge toutes ses racines en plein animisme ; il est le cœur même de la religion. C'est ainsi que s'unissent le culte des démons et celui des ancêtres sans qu'on puisse cependant établir entre les deux une démarcation bien nette. Le culte des ancêtres a, pour ainsi dire, complètement absorbé celui des démons, à cause de l'action malfaisante attribuée à l'esprit des morts.

Deux traits caractérisent essentiellement le culte des ancêtres : d'une part, les morts doivent bénir les vivants, c'est-à-dire les rendre prospères en toutes choses, richesse, famille, etc. ; d'autre part, le bonheur du mort est en relation étroite avec la conduite et la situation de ses descendants. La plus grande malédiction est donc de mourir sans postérité. Le mort obligera les vivants, même par des tourments, à lui rendre des honneurs, et les vivants honoreront leurs ancêtres parce que c'est d'eux que dépend leur bonheur.

A cet égard, le culte des ancêtres a sa racine, non dans le sentiment religieux, mais dans la crainte et même la frayeur.

Souvent, un père ou un grand-père, alors qu'il est encore en vie, sera abominablement traité, car on n'a rien à attendre ou à craindre de lui, mais sitôt qu'il est mort, la situation change du tout au tout. Ses des-

cendants prudents, verseront d'abondantes larmes et témoigneront d'un profond chagrin, on l'entertera en grande pompe, on ornera sa tombe, on lui offrira des sacrifices au-delà même des ressources dont on dispose, et, finalement, on en fera un héros. Honorer un ancêtre, c'est se rendre le plus grand service. Peu importe à un père qu'il soit considéré de son vivant, pourvu qu'il reçoive après sa mort les honneurs qui lui assureront une place importante dans le monde des esprits.

On craint les morts pour deux motifs : d'abord parce qu'ils cherchent à attirer les vivants dans le monde des esprits, ensuite parce que les ancêtres sont considérés comme les gardiens de la coutume, surtout les grands ancêtres, car à côté d'eux, il y a une légion de mauvais démons, esprits des morts, auxquels on rend un culte à cause de leur méchanceté. C'est parmi ces derniers qu'il faut placer les morts sans descendants, ceux qui moururent de faim, de lèpre, ou de choléra, les âmes des pauvres, des suicidés, des femmes mortes en couches ; ce sont ces esprits qui envoient les maladies.

La terre, l'air et l'eau sont peuplés d'esprits. Ils abondent dans la forêt et dans les champs en friche, ils rôdent autour des maisons la nuit ; enfin, ils sont légion.

Ils n'ont aucun rapport avec Dieu ou les dieux ; ils appartiennent à un domaine entièrement séparé. Et ceci nous amène à toucher du doigt le centre de l'Animisme : c'est essentiellement la religion des esprits qui se ramène dans sa plus grande partie, du moins chez les Bataks, au culte des ancêtres. Là-dessus, naturellement, se greffe la magie). En fait, le culte des ancêtres tient place de Dieu, tout ce qu'on demanderait ou offrirait à Dieu, on le demande ou l'offre aux ancêtres et cela dans toutes les circonstances de la vie.

Il faut également noter qu'on adore les ancêtres à l'aide d'intermédiaires : un objet(1) ou un homme, choisi par l'esprit lui-même.

Quand un homme meurt, on l'enterre avec ses ornements et les objets qui lui appartiennent, on tue des

(1) Tel est le rôle des « images des ancêtres ».

esclaves et du bétail en plus ou moins grande quantité. Trois jours après, on place de la nourriture sur la tombe, ainsi que toutes sortes d'objets que le mort apportera aux ancêtres disparus avant lui. Pour les chefs ou les hommes de marque, on commence par faire un enterrement provisoire, puis, plusieurs années après, on déterre les os au milieu du battement des tambours et des coups de fusils. On les oint, on leur offre de la nourriture et finalement on les place dans un endroit proéminent. En pareille circonstance, on massacre jusqu'à trente buffles et cent pores et c'est par cette cérémonie solennelle que l'âme de l'ancêtre est élevée à une dignité nouvelle dans la hiérarchie des êtres de l'autre monde.

Après sept ans, un homme important sera élevé par ses descendants à la dignité de *Summagot*. Mais la question reste toujours la même : « *do ut des.* »

La catégorie la plus élevée que puisse atteindre un ancêtre est celle des *Sombaon*. Il est alors considéré comme un prince parmi les morts ; on lui élèvera une petite maison sur la place du village, on lui sacrifiera un buffle ou un cheval. On croit même qu'il va parfois visiter Dieu et reste longtemps avec lui. Aucun homme ne peut entrer dans sa demeure, cependant, tout comme les demi-dieux, il lui arrivera de se mêler aux hommes, de les abuser, de les tromper par toutes sortes de mauvais tours, ou bien d'enrichir certains d'entre eux de leurs dons. Pour leurs descendants cependant, ils ne sont pas autre chose que des esprits protecteurs, ce sont eux qui sont leurs vrais dieux.

Le culte des esprits, qui ne saurait se séparer de la crainte, remplit toute la vie religieuse des Bataks, comme d'ailleurs celle de tous les peuples animistes. Leur vie quotidienne, dans ses plus petits détails, en est saturée. La crainte des esprits préside à tout : à la naissance, aux fiançailles, au mariage, à la mort ; à la construction d'une maison, aux semailles, à la moisson, à la guerre, au commerce, enfin à toutes les opérations de la vie. Ils reçoivent leur part de tous les biens des vivants. On ne saurait les négliger, car ils sont présents toujours et partout.

A leur manière, les animistes sont éminemment religieux : ils ne font aucune distinction entre la religion et la vie sociale. Tout ce qui concerne la famille ou la société repose sur la religion des esprits. De là toutes les défenses et toutes les règles en ce qui concerne les moindres détails de la vie ; jusque dans la nourriture, les paroles et les moindres gestes.

En réalité, les vrais dieux, ce sont les esprits et jamais tyran n'a plus cruellement tourmenté ses esclaves que les esprits et les démons leurs aveugles adorateurs.



Si maintenant nous nous tournons vers un tout autre point du globe et que nous cherchions à déterminer, par exemple, les principales caractéristiques du culte des ancêtres chez les Bantous, nous arrivons à la même conclusion générale.

Nous donnons ici les caractères principaux du culte des ancêtres parmi les Thongas, tel que les a classés M. Junod dans son étude si approfondie et si sobre sur cette tribu (1) :

« Si j'avais à caractériser, nous dit M. Junod, l'Ancestrolâtrerie parmi les Thongas, et je pourrais aussi ajouter parmi les Bantous, voici qu'elles seraient mes conclusions :

C'est une religion *spiritualiste*, en ce sens qu'elle ne connaît ni les idoles, ni le fétichisme ; mais les esprits et les esprits seulement y sont adorés ;

C'est une religion *animiste*, car les catégories d'esprits-dieux y sont nombreuses et ceux-ci ne sont adorés que dans le but de se les rendre favorables ou de les apaiser ;

C'est une religion qui ne dépasse pas la famille, car chaque famille a ses dieux particuliers ;

C'est une religion *sociale*, car elle tend à conserver et à fortifier la hiérarchie qui est le caractère principal de l'ordre social ;

C'est une religion *sans sacerdoce*, la fonction de prêtre revenant au frère aîné ;

(1) *The life of a south african tribe*, t. II, p. 388. V. Bibliographie.

C'est une religion *amoral*e, une religion dont le seul but est d'assurer le bonheur et la prospérité.

Point de questions quant à l'origine du monde et de l'homme.

C'est une religion qui tient tout entière dans les *rites* ; pas de place à l'adoration.

On trouve cependant dans les prières liturgiques, certaines expressions qui dénotent un sentiment religieux personnel, comme l'humilité et la confiance ; la reconnaissance même est parfois exprimée.

Ces traits et quelques autres permettent de penser que, dans des temps plus anciens, il existait une aspiration réelle à entrer en communion avec les dieux.

On parle généralement de l'animisme comme de la religion de la peur. A cet égard, on ne saurait, sans exagération, expliquer toute l'Ancestralâtrie des Thongas par l'animisme. Il est bien vrai que les Thongas n'ont aucun amour pour leurs dieux-ancêtres et comment pourrait-il en être ainsi quand ces « *psikwembus* » sont si jaloux et montrent eux-mêmes si peu d'amour ? Mais il n'est pas moins vrai, d'autre part, que la peur est loin d'être, chez les Thongas, le sentiment dominant. Leur attitude est celle de l'indifférence. Ils ne demandent qu'une chose, pouvoir vivre en paix et que leurs dieux s'occupent d'eux le moins possible. »

*
**

Telles sont les conclusions les plus générales que nous pouvons apporter sur l'Ancestralâtrie. Elles concordent avec celles que nous avons rencontrées par ailleurs.

Que le sentiment de peur ait été, à l'origine du culte des ancêtres, cela semble bien établi, mais de toute façon, ce qui ressort clairement, c'est que sans l'animisme le culte des ancêtres reste incompréhensible. Il a sa racine dans la croyance aux esprits et dans le culte qu'on leur rend. Nous ne saurions donc, dans l'état actuel de nos connaissances, trouver dans l'Ancestralâtrie l'origine du sentiment religieux chez les primitifs.

Le Totémisme

Les Bataks ne nous donnent aucun exemple de Totémisme. Nous n'avons pas cru cependant, si rapide soit notre enquête, pouvoir passer sous silence cette forme particulière de culte à laquelle on attache aujourd'hui une si haute importance au point de vue même qui nous occupe.

Si l'animisme et ses dérivés ne nous donnent pas la forme la plus primitive que nous puissions connaître, du sentiment religieux, existerait-il peut-être une forme encore plus élémentaire de ce sentiment qui puisse nous permettre d'en déterminer l'origine et d'en connaître la vraie nature ?

M. Durkheim a cru trouver cette forme élémentaire dans le système totémique.

Ce n'est pas ici le lieu d'exposer ni de discuter en détail la théorie sociologique. Nous nous bornerons simplement à faire quelques réserves et à indiquer sur le totémisme d'autres conclusions que celles qu'en tire cette Ecole.

Le but de M. Durkheim, comme l'indique le titre même de son ouvrage (1), est de rechercher la religion la plus simple que nous puissions connaître, puis d'en déterminer par l'analyse les formes les plus élémentaires afin d'établir l'origine même de la religion et sa nature profonde. Mais auparavant, M. Durkheim nous dit quelle est, selon lui, la caractéristique de la religion. Il la trouve dans la distinction entre le sacré et le profane et nous donne de la religion la définition suivante :

(1) *Les formes élémentaires de la vie religieuse. Le système totémique en Australie.*

« une religion est un ensemble solidaire de croyances et de pratiques relatives à des choses sacrées, c'est-à-dire séparées, interdites, croyances et pratiques qui unissent dans une même communauté morale, appelée Eglise, tous ceux qui y adhèrent (1). » Puis, après avoir écarté le naturisme et l'animisme, M. Durkheim trouve la religion élémentaire dans le totémisme, dont il analyse alors en détail les croyances et les rites (2).

Nous voudrions ici en rappeler simplement les éléments principaux, surtout en ce qui concerne les croyances.

A la base de la plupart des tribus australiennes, nous trouvons un groupe qui tient dans la vie collective une place prépondérante : c'est le clan. Les individus qui le composent se considèrent unis par un lien de parenté qui n'a rien à faire avec les relations de consanguinité ; ils sont parents par cela seul qu'ils portent un même nom (p. 142). Mais les membres du clan ne soutiennent pas des rapports de parenté entre eux seulement, mais également avec une espèce déterminée de choses matérielles qu'on appelle Totem. Chaque clan a son Totem qui lui appartient en propre. Mais le Totem n'est pas seulement un nom, c'est aussi un emblème, un véritable blason. Il a un caractère sacré, religieux et ce caractère il le communique à certains objets sur lesquels il est gravé, comme les *churingas* par exemple. Le *churingas* sert donc d'instrument de culte et le profane ne peut le toucher ni le voir. C'est lui qui donne la force et le courage. Ce caractère sacré, le Totem le communique également à des êtres réels, animaux ou plantes et surtout aux hommes ; chaque membre du clan a un caractère sacré.

Ce caractère tient à une force réelle, force impersonnelle que possède le Totem qui se communique à tout

(1) DURKHEIM, op. cit., p. 65.

(2) On peut ramener les traits les plus spécifiques d'un groupement totémique aux suivants : 1^o la parenté où un groupement humain se croit avec une espèce (animal ou plante) ; 2^o la coexistence dans une même tribu de plusieurs clans ayant chacun des relations spéciales avec une espèce totem différente.

Parfois on rattache aussi l'exogamie au totémisme.

ce qui est en relation avec lui. Cette force impersonnelle s'appelle *mana*, c'est proprement le sacré.

Le problème est donc de savoir comment s'éveille la sensation de sacré. Or, rien n'est plus propre à cette action que la société qui exerce sur nous une influence contraignante et impérative.

« L'idée religieuse est née dans des réunions d'effervescence inouïe qui rapprochent à certains moments, en Australie, les membres dispersés de la tribu et qui sont des orgies de chants, de cris et de danses. Le clan surexcitant les individus éveille chez eux l'idée de forces extérieures qui les transforment. Ces forces, ils les incarnent dans le Totem, animal ou plante, qui est l'emblème du clan. Le sentiment qui se développe en lui n'est pas la crainte, où l'on a vu à tort l'origine de la religion, mais un certain délire où l'être prend conscience de la puissance sociale... » (p. 310-313).



Toute cette théorie repose donc sur le totémisme. Mais si le totémisme ne peut pas répondre de tout le crédit qu'on lui prête, la théorie qu'il étaye ne saurait en avoir plus que lui. Or, c'est là justement la question qui nous intéresse (1).

Et tout d'abord, le totémisme est-il une religion ?

Il est bien évident qu'il faut donner à ce mot un sens très spécialisé pour arriver à faire du totémisme une religion. Et c'est ce que fait M. Durkheim (2).

Nous savons ce qu'il faut entendre par le terme « sacré » et nous savons que, tel qu'il l'entend, M. Durkheim en fait la pierre de touche de toute idée religieuse. Or, c'est cette notion de sacré et la distinction entre le sacré et le profane, qui permet à M. Durkheim de faire du totémisme une religion, mais d'autre part

(1) Il est bien évident que nous ne pouvons donner ici une analyse détaillée du totémisme, ni passer en revue toutes les objections qu'il a soulevées. Nous nous bornons à quelques réserves d'ordre général qui nous semblent assez sérieuses pour priver cette théorie du crédit qu'on voudrait lui donner.

(2) Voir plus haut la définition de la religion d'après M. DURKHEIM.

nous savons aussi bien que cette notion de sacré, donnée comme la caractéristique de toute idée religieuse, est loin d'être admise par tous (1). C'est pour cette raison de principe que nous ne pouvons, avec M. Durkheim, voir dans le totémisme une religion, si élémentaire qu'elle soit. Cela nous semble difficile, à moins de prendre ce mot dans un autre sens que son sens historique et général.

De plus, l'immense majorité de ceux qui ont observé et étudié le totémisme contestent qu'il soit une religion (2). Le totémisme est bien plutôt une force d'organisation sociale, dans laquelle entrent des éléments religieux. « Toute proportion gardée, a dit M. Loisy (3), le totémisme australien n'est pas plus, à proprement parler, une religion que la vieille monarchie égyptienne n'était la religion de l'Égypte et que la République n'est la religion du peuple français ; quoique la religion égyptienne ait été un élément essentiel de l'État Égyptien et que même l'idéal républicain renferme certains principes de caractère mystique — sinon sacré — qui permettent de le rattacher en quelque sorte à la religion. »

*
**

Mais ce n'est pas sur ce seul caractère du totémisme que se fonde l'autorité du principe sociologique, on prétend encore qu'il est la forme de culte la plus élémentaire.

En réalité, si c'est un culte, c'est le plus perfectionné que nous trouvions chez les primitifs ; il ne nous apparaît pas comme une forme élémentaire, mais au contraire comme une forme évoluée, dont les premiers rudiments remontent à une époque impossible à fixer.

De plus, si le totémisme ne nous donne pas une forme cultuelle élémentaire, peut-on croire, comme on le voudrait, que les grandes idées religieuses de l'humanité

(1) Cf. LEUBA, p. 53 et s.

(2) *Année philosophique*, 1912, p. 322.

(3) *Id.*

soient nées de lui, qu'il en ait été le berceau et comme la forme maternelle ?

Pour l'affirmer, il faudrait prouver que le totémisme a été chez tous les non-civilisés le stade primitif de leur pensée religieuse. Il faudrait établir la généralité du totémisme. Or, rien n'est moins établi. D'après Mauss (1), on ne peut pas dire que les mythes et les rites thériomorphiques que l'on constate dans certains groupes du monde indo-européen, sémitique ou égyptien, aient été les restes d'un totémisme ancien.

En réalité, il s'en faut que le totémisme soit aussi ancien et aussi répandu qu'on l'a dit. Il témoigne d'un état social beaucoup trop avancé pour qu'on puisse le mettre au point de départ de l'évolution. D'après Léon Marillier (2), les cultes individuels ne lui sont pas postérieurs et les cultes ancestraux, agrestes et naturistes ne dérivent pas de lui. L'organisation sociale à laquelle il est lié (le clan, la tribu), n'est pas primitive ; elle a été très vraisemblablement précédée, comme l'a soutenu Wundt, par « la masse inorganisée des individus ». On peut même admettre qu'il est postérieur aux institutions auxquelles il est associé, et que loin de les avoir créées, il en est le reflet. Elles le précèdent, se fondant sur des besoins profonds, telle l'interdiction de l'inceste. « Le totémisme, fait observer M. Belot, a dû naître précisément de la nécessité de consacrer l'interdiction des mariages incestueux dont nous avons horreur ; il ne saurait donc expliquer cette interdiction qui en est la raison d'être, ni cette horreur dont il est le produit (3). »

Quant à la généralité du totémisme, elle n'est pas plus vraisemblable que sa haute antiquité.

**

Pour toutes ces raisons, nous ne saurions voir dans le totémisme, la religion primitive. Le totémisme est à

(1) *Année Sociologique*, tome VIII, 1903-1904, p. 235 (note).

(2) Voir note, p. 44.

(3) *Revue philosophique*, 1898, t. I, p. 656.

nos yeux une des rares formes cultuelles, incapables d'évolution et de transformation, il n'est intelligible que dans ses relations avec certains types d'organisation sociale. Lorsqu'ils disparaissent, il disparaît aussi, ne laissant derrière lui, comme preuves de son existence antérieure, dans un groupe ethnique donné, que des légendes et des superstitions éparses.

« Cette incapacité de se transformer que nous attribuons aux cultes totémiques de clan, résulte, d'après nous, du fait qu'ils représentent le type le plus parfait d'une certaine forme religieuse : ils ne sont pas un point de départ, mais un point d'arrivée ; il faut rechercher dans les diverses classes de totem individuel, les types inférieurs et encore incomplets de ces alliances protectrices de l'homme et de l'animal... Le totémisme en son type achevé, est rebelle à toute transformation, à tout progrès, il doit subsister tel qu'il est ou cesser d'être... »

« Les cultes totémiques ne sont point sur la grande voie du développement religieux, on les rencontre sur une route divergente qui ne conduit peut-être qu'à une impasse. Le totémisme est une forme religieuse et sociale trop définie et trop parfaite pour que d'autres croyances et d'autres rites en soient nés(1). »

Il nous apparaît dans la marche que nous suivons, comme le dernier signe indicateur que l'homme ait à grand'peine apporté jusque dans ces régions difficiles et presque ignorées. Il ne marque ni un sommet, ni une route à suivre, mais la place où se sont arrêtés quelques voyageurs égarés.



Ni l'examen du Naturisme et de l'Animisme, ni celui des formes qui en sont dérivées, et encore moins du Totémisme, ne nous a, semble-t-il, permis d'atteindre

(1) *Revue de l'Histoire des Religions*, t. xxxvi et xxxvii : La place du totémisme dans l'Evolution religieuse, 4 articles.

La haute antiquité du totémisme est également niée par E. MAYER, *Zur Frage von Ursprung der Religion*. (Theologische Rundschau, I et II, 1913).

norte but, mais nous ne pouvions négliger ces différents éléments de la « pensée religieuse » ou de l'organisation sociale des primitifs, où tant d'hommes ont cherché à découvrir l'origine du sentiment religieux.

Cet examen nous a permis d'ailleurs de débayer notre terrain et de pouvoir ainsi mieux dégager notre pensée. De plus, il nous a montré à quelle réserve et à quelle prudence on est tenu dans ce domaine. Quelles que soient les préférences de ceux qui y pénètrent, il semble bien difficile, pour ne pas dire impossible, d'apporter, dans une pareille étude, des conclusions définitives.



« C'est au cours de la vie sociale (1), que la religion a poussé. Elle a fleuri en prières, sacrifices, mythologie, morale et métaphysique, sans oublier les pousses folles de la magie. L'arbre est d'une seule venue, mais ses maîtresses branches sont puissantes ; les plus lourdes, courbées jusqu'à terre, y ont pris racine, comme celles d'un banyan et leur ramure cache le tronc. Suivant les saisons et les points de vue, la figure de cet arbre varie à tel point qu'on a souvent peine à le reconnaître ; les philosophes et les historiens qui s'y sont trompés, l'ont pris pour une forêt d'essences variées. Leur erreur est la même que celle des vieux naturalistes qui définissaient les êtres d'après leurs caractères extérieurs. Il faut maintenant écarter les branches et pénétrer dans leur ombre étouffante pour entrevoir la souche. »

Tel est le but même dans lequel nous allons continuer notre étude.

(1) H. HUBERT, *Introduction au Manuel d'Histoire des religions* de P.-D. CHANTEPIE DE LA SAUSSAYE, p. XLVIII.

L'Idée d'Etre Suprême

Jusqu'ici, qu'avons-nous retiré de notre étude des Bataks ?

Nous y avons trouvé des traces évidentes de naturisme, un animisme extrêmement développé, du fétichisme et du polythéisme, sans parler de la magie. Quant au Totémisme, il n'en existe même pas trace.

Mais tel n'est pas tout le contenu de la religion des Bataks et ces éléments qui en forment la presque totalité et y jouent presque uniquement un rôle actif, ne sont pourtant pas les seuls. Il en existe un autre, généralement passé sous silence quand on étudie les primitifs et qui ne tient plus aujourd'hui qu'une place minime dans leur pensée : c'est la croyance en un Etre suprême.

En se plaçant donc à un point de vue tout extérieur, on peut trouver trois racines principales à la religion des Bataks :

- 1) Les dieux mythologiques ;
- 2) La personnification des forces de la Nature et la croyance aux esprits (animisme et naturisme aujourd'hui fondus ensemble) ;
- 3) La croyance en une puissance suprême qui est au-dessus de tous ces dieux.

**

Quelle importance faut-il attribuer à ce dernier élément ? C'est ce que nous voudrions, après en avoir donné un examen aussi complet que possible, essayer d'établir.

A vrai dire, c'est un élément très délicat et très difficile à découvrir, bien qu'il soit profondément enraciné dans l'âme de ce peuple. En cherchant, on trouve cependant dans leur esprit, la pensée d'une puissance

qui domine toutes les autres. Elle porte le nom général de *Debata*, c'est-à-dire Dieu (1).

Tous les Bataks ne connaissent pas les mythes de leurs dieux, mais tous divinisent en *Debata* le Maître qui règne sur l'univers et sur l'homme en particulier. C'est vers lui qu'ils se tournent instinctivement lorsqu'ils traversent une grande détresse. Dans la vie courante, on entendra souvent des expressions telles que celles-ci :

« Tout dépend de Dieu » ; « Nous sommes dans les mains de Dieu » ; « cela dépend de Dieu » ; « comme Dieu l'accorde » ; « Dieu est bon ». Il existe de magnifiques proverbes sur Dieu : « une goutte de rosée avec la bénédiction de Dieu, suffit pour faire une fête » ; « Ce que Dieu fait, l'homme ne le change pas » ; « Dieu se lève et regarde sur ceux qui souffrent injustement » ; « Ne suivez pas de chemins tortueux, car les richesses (2) viennent de Dieu » ; « Dieu est un juste juge » ; « Partout où nous nous asseyons, Dieu est présent. »

Dieu, et non pas *Mula Djadi* ou n'importe quel autre dieu mythologique, est divinisé dans la conscience populaire, comme celui qui est le gardien du droit et qui récompense les hommes. C'est pour cela que le serment par Dieu est sacré : Les jugements de Dieu sont l'« *ultima ratio* ». La guerre elle-même est conçue comme un jugement de Dieu. Le camp qui succombe le premier a tort, car sa défaite est un jugement de Dieu. Aussi au commencement de chaque combat, les guerriers prient-ils pour que Dieu fasse triompher la cause juste.

Aucun Batak, naturellement, ne saurait dire pourquoi, dans tel moment de détresse, il passe par-dessus *Batara Guru* et les autres dieux pour entrer en rapport avec *Debata*.

On trouve encore de vieilles légendes sur la manière dont Dieu s'est éloigné des hommes ou les a repoussés parce que ceux-ci avaient cessé de l'adorer.

Parfois cependant on lui dévoue un cheval blanc qu'il ne faut alors ni tuer, ni vendre. Mais en réalité, c'est

(1) WARNECK, op. cit., p. 96 et s.

(2) C'est-à-dire le bonheur.

à peine si cette idée de Dieu tient aujourd'hui quelque place dans leur vie religieuse.

*
**

Avant d'aller plus loin, il nous semble impossible de nous borner aux seules observations que nous fournissent les Bataks sur l'Être suprême.

Voyons donc si l'étude des idées religieuses d'autres peuples primitifs, vient appuyer cette première observation.

Nous trouvons, en effet, chez d'autres primitifs cette croyance en un Être suprême ; les indigènes de l'Afrique Occidentale et Centrale ; aussi bien que les Cafres la possèdent. Chez les Ewés, l'Être suprême s'appelle Mawu « Celui qui n'est dépassé par rien ». Un vieux chef disait au missionnaire Spieth (1) : « S'il en est un seul dans mon village qui ne verse pas chaque matin en se levant de sa natte, de l'eau sur le sol et ne dise : « O Dieu Sodza qui possède la chair, donne-moi aujourd'hui ma nourriture et permets que je demeure en vie », celui-là n'est pas un homme. Quand nous allons aux champs, avant de sarcler la terre nous disons « Mawu ». Chez les Ewés, comme chez les autres peuples que nous avons vus jusqu'ici, l'adoration de l'Être suprême est rejetée à l'arrière-plan par le culte des dieux inférieurs et des démons.

Instruit par son expérience, Jellinghaus dit en parlant des Kols : « J'ai constaté avec toujours plus d'évidence que les païens croient en l'existence de Dieu. Qu'une douzaine des plus différents d'entre eux, se trouvant au milieu de mahométans ou de chrétiens, les entendent parler de Dieu de ses œuvres, il leur paraîtra tout aussi évident que Dieu est un et le même pour tous, qu'il est évident qu'il n'y a qu'un soleil. Ce Dieu, pour les Kols, Singbonga, est le seul dont l'existence soit vraiment sensible à leur cœur, bien qu'il exerce peu d'influence sur leur vie (2). »

*
**

(1) WARNECK, p. 97.

(2) Cf. A. RÉVILLE, op. cit., t. 1, pp. 57, 109, 110.

Un des peuples les plus intéressants à étudier à cet égard, ce sont les Fañ qui constituent un des groupes les plus importants de la grande famille bantoue. Ils viennent du Nord-Est et ont envahi actuellement tout le Nord-Ouest du Congo français et une partie du Cameroun. On a relevé chez eux des analogies très frappantes avec les Mombutus et les Nyam-Nyam ou « hommes à queue » du Haut-Oubangui et du Haut-Nil (1).

« Le fait intéressant c'est que leur migration ayant été très rapide et leur arrivée à la côte toute récente, ils ne sont encore déformés ni par l'influence des populations qu'ils ont refoulées, ni par le contact de la civilisation européenne. »

On peut distinguer leurs pratiques fétichistes de leurs croyances proprement religieuses. Ces dernières sont les plus intéressantes et les plus difficiles à découvrir, car l'indigène ne s'ouvre pas au premier venant et il faut souvent de longues années pour apprendre à le connaître. Sur le point qui nous occupe, le témoignage de M. Allégret est d'un extrême intérêt. Nous croyons donc devoir le donner tout au long :

« Les idées religieuses des Fañ (2) se bornent-elles aux pratiques fétichistes ? Je l'ai cru tout d'abord mais, un soir, au coucher du soleil, comme j'étais seul sur la rive du fleuve, un vieux chef, avec lequel j'étais très lié, vint me trouver et me dit à mi-voix en me montrant l'Ouest tout empourpré des rayons du soleil couchant : « n'est-ce pas, c'est par là que Dieu est parti ? » et comme je restais silencieux, ému par tout ce que sa question avait d'anxieux et de tragique, il reprit : « Dieu est bien là-bas puisque toutes les rivières coulent du même côté, puisque le soleil s'en va là-bas ; Dieu est

(1) « Vêtements d'écorces, ornements aux narines, armes, instruments de musique, légendes, etc... Les Fañ se rattacheraient-ils aux Nyam-Nyam, c'est-à-dire au groupe Foulah Sandé des ethnographes, dû au mélange des peuples éthiopiens d'origine sémitique ou européenne et des peuples noirs ? Leurs croyances remonteraient par cette voie aux premiers âges de l'humanité. » E. ALLÉGRET.

(2) E. ALLÉGRET, *Revue de l'Histoire des Religions*, p. 222 et s.

là-bas, derrière le soleil, toi tu l'as vu, dis-moi la vérité ! »

Je l'interrogeai longuement ; ce qu'il me dit alors, bien d'autres me l'ont répété depuis, et j'en ai vérifié l'exactitude en écoutant les légendes des temps anciens. Le soir, par les nuits claires, lorsqu'il n'y a ni danse, ni tantam, un homme se promène dans la grande rue du village et raconte en les mimant, les histoires qui se transmettent de génération en génération. Tous les habitants du village sont paresseusement étendus devant leur case sur quelques morceaux d'écorce, dans cette atmosphère tiède, sous le grand ciel étoilé ; ils écoutent, fument et rêvent aux jours heureux où tous les hommes étaient réunis autour de Dieu, où les animaux parlaient un langage que tous comprenaient, où tout était facile, où l'on ne mourait pas.

J'ai peu de souvenirs aussi calmes et aussi lumineux que celui de ces soirées passées ainsi à remonter le cours des âges, en écoutant ces Fañs anthropophages, découvrant sous la poussière accumulée des siècles, le lien de parenté qui unit les uns aux autres tous les fils des hommes.

Les Fañ croient, en effet, qu'il existe un être supérieur, *Nzame*, créateur de toutes choses, qui demeure bien loin « là-haut » ou « là-bas », et qui est capable encore, à l'occasion, d'exercer sa puissance. C'est lui qui, dans un sens, gouverne le monde, mais l'idée de sa présence, de son activité va se perdant rapidement ; elle est plus nette chez les vieux et chez les gens de l'intérieur que chez ceux qui sont établis depuis quelques années sur les bords du fleuve. « Nous savons tous, disent-ils, que Dieu existe ; c'est lui qui nous a faits. Autrefois, lorsque nous pensions à lui, nous croyions qu'il était noir comme nous ; puis, quand nous avons appris qu'il y avait des blancs, nous avons pensé qu'il était blanc. »

On voit cette croyance en Dieu surgir soudain dans les circonstances critiques, dans un danger pressant : « *A Tare Nzame* », ah ! Père Dieu, s'écrient-ils alors.

C'est une invocation presque inconsciente, rappelant

ce cri si profondément humain qui s'échappe parfois des lèvres d'hommes faits dans la demi-conscience d'une grande douleur : « Maman ! »

Cette idée de la paternité de Dieu réapparaît encore dans leurs généalogies qui se terminent invariablement par ces mots : « Un tel fils d'un tel, fils d'un tel, fils de Dieu. » — « Et puis, ajoute-t-il parfois, si tu m'en demandes davantage, je répondrai que lorsque le coq a chanté pour la première fois Kokerico, je n'étais pas là. »

Il y a une autre preuve encore de l'antiquité de cette croyance en un Dieu unique et créateur. Le nom par lequel ils désignent Dieu est invariablement suivi d'une assez longue phrase que j'ai été longtemps avant de comprendre. C'est une série de cinq noms que personne ne pouvait m'expliquer, ils avaient tous — ceux que j'ai vus — perdu le souvenir de leur signification. Voici cette phrase :

« *Nzam eny'a ne Mebeghe, Mebeghe Menkwa, Sokuma, Mbongwé.* »

Mebeghe est le père, me disaient les uns, mais il est mort, il reste Nzame qui lui ne meurt pas ; d'autres affirmaient que Mebeghe était le fils de Sokume sa femme et qu'on ne savait pas ce que les autres étaient devenus. Mebeghe-Sokume, disaient quelques-uns, eurent un fils Naña-Nzame ; celui-ci eut deux enfants Mur-Nzame, père de tous les hommes, et Tsir-Nzame, père de toutes les bêtes. Mais Mur-Nzame et Tsir-Nzame se disputèrent et leur père les abandonna.

J'en trouvai qui me dirent : « la vérité est que tous ces mots sont un seul nom, c'est le nom de Dieu, on met beaucoup de mots pour le « grandir ».

Ces réponses me mirent sur la voie de nouvelles recherches et, en étudiant de près la formation de ces mots, je retrouvai les radicaux primitifs qui sont encore d'un usage courant, mais ne sont plus employés avec les mêmes suffixes et voici leur signification : Mebeghe, c'est celui qui porte tous les hommes, du radical Bègh, c'est le Tout-Puissant ; Menkwa du radical Kwa, juger, c'est le chef suprême, celui qui dit le dernier mot dans

toutes les palabres ; Sokuma, de Kum, arranger, Kuma, roi, c'est le Roi des rois, l'organisateur de toutes choses, le Créateur ; Mbongwé, c'est le créateur des générations, le Père de la vie, l'Eternel, celui qui possède l'Etre. Ces quatre mots sont donc une série d'adjectifs qualificatifs qui servaient à désigner en quelque sorte les attributs de Dieu et qui, sans doute par respect, n'ont plus été employés sous cette forme dans le langage courant (1).

Tous les Fañ à qui je les ai expliqués ont immédiatement compris ; cela leur semblait évident et ils ont repris tout naturellement possession du sens de ces mots qu'ils répétaient, mais ne comprenaient plus. Cependant, il ne pouvait en être autrement : à mesure que le culte de Dieu disparaissait, qu'on pensait moins à lui, on se préoccupait moins aussi de ce qu'il pouvait être et le jour vint où par un anthropomorphisme tout naturel on prit les noms de ces possessifs attributs pour la désignation de sa généalogie.

Et ce nom de Dieu, je l'ai retrouvé, sans les qualificatifs cependant, chez plusieurs autres peuples bantous du Congo : Nzame en Fañ, Nzambi sur les bords du Congo, Nyambi en Duala et en Fiot, Anyambe en Benga ; en Mpongwé Anyambic, Anyam chez les Osyébass (?) Nzam en Téké, c'est-à-dire que tous les peuples bantous avec lesquels j'ai pu entrer en relation dans cette partie de l'Afrique occidentale désignent tous l'Etre suprême par le même nom.

Cependant, si Dieu est leur père, comme le croient tous les Fañ, pourquoi n'est-il plus au milieu d'eux ? D'où leur vient ce sentiment de solitude et d'abandon que j'ai retrouvé chez tous et qui a été rendu plus vif, plus amer lorsqu'ils ont appris que des hommes blancs,

(1) En Galoa, le missionnaire Haug a retrouvé également l'« invocation à Dieu ». La voici : « *Anyambié yi ntye, Anyambié y igônô, nd'ôdômbô r' ivang' itôva, gengé, mongi agendi nyambié...* » = « Dieu de la Terre, Dieu d'En-Haut, Seigneur qui ne vieillis pas, Créateur des Cieux ? vous qui êtes allé à Dieu... » et on continuait à invoquer les mânes (première partie tombée en désuétude depuis cinquante ans, aujourd'hui les Galoas n'invoquent plus que les mânes. Cf. A.-G. Good, « *A life for Africa* ». Appendice, p. 313...)

possesseurs de richesses qu'on ne pouvait dénombrer et qui savaient tout, arrivaient par le « grand fleuve », par la mer ?

D'anciennes légendes l'expliquent : « Au commencement tous les hommes étaient réunis là-bas — et d'un grand geste ils désignent l'Orient ; — il y avait un arbre d'un côté et un arbre de l'autre, au milieu un chemin ; tous les hommes ont passé par là, puis tous demeureraient avec Dieu. Mais nous n'avons pas voulu lui obéir, alors il nous a dit : Vous êtes méchants, je pars. Il est parti et nous a laissés tout seuls ». « Qui a gâté le campement ? dit un de leurs proverbes : c'est le nsèm. » Le nsèm c'est la désobéissance voulue, l'esprit révolté, c'est la transgression consciente d'un commandement saint.

Ainsi groupement primitif autour d'un Dieu créateur, puis dispersion à l'aventure (1), avec le vague espoir chez quelques-uns de retrouver enfin vers ces pays mystérieux où le soleil couchant va se réfugier, ce Dieu qui les avait abandonnés, tel paraît être le fond ancien et encore obscurément présent des croyances religieuses des Fañ.

Ces idées religieuses n'ont à peu près plus d'influence sur la vie ordinaire des Fañ ; il en reste seulement une idée assez nette du bien et du mal, un profond sentiment de justice, et un certain idéal de vie. »

*
**

Les Wachambas connaissent un Dieu suprême, ainsi que les Wagandas, les indigènes du Congo, du Soudan, les Hereros et les noirs de Surinam.

« L'existence d'un monothéisme primitif (2) qui ne serait le couronnement de l'évolution mythologique que parce qu'il en serait le fond caché et primordial, est de plus en plus démontrée. Il est certain que le soleil ou le ciel ont été le plus souvent identifiés à ce Dieu suprême, mais non pas sans avoir été élevés au-dessus

(1) Cette dispersion étant la conséquence d'une désobéissance à un ordre précis de Dieu.

(2) *Les Origines*, par Edmond de PRESSENSÉ, 1883, p. 491-495.

de leurs limites naturelles, agrandis, spiritualisés en même temps qu'humanisés, car on leur attribue toujours la personnalité. Chez les *Khonds*, il y a une véritable hiérarchie des dieux ; nous avons d'abord la multitude des dieux locaux, puis les dieux protecteurs des tribus ; au-dessus six grands dieux (de la pluie, de la chasse, etc...). Enfin, au sommet, le dieu du soleil *Boora-Pennu*, créateur des choses. Ce Dieu créateur se retrouve chez les Mexicains, les Tahitiens, les Australiens, les Dayaks de Bornéo (1). Un grand nombre de peuples sauvages distinguent du soleil leur Dieu suprême. Les Peaux-Rouges disent que leur grand Esprit est plus grand que le ciel et les étoiles et qu'il habite le ciel (2). Les Zoulous adorent le Maître de tout. La même distinction se retrouve chez les Samoyèdes, chez les Incas. *Uracocha* était invoqué comme celui qui, après avoir donné la vie au soleil, lui ordonne de briller, et même le protège (3). *Taaora* est le dieu suprême des insulaires du Pacifique. Il était avant le ciel, la terre et l'homme. Il a créé le monde et les divinités inférieures (4).

Le Dieu suprême du noir de la Côte d'Or s'appelle *Njougmo*. Bien qu'il soit souvent identifié au ciel dans la langue courante, il s'en distingue du tout au tout, car, d'une part, il est considéré comme un être personnel, et, de l'autre, il est en quelque sorte l'âme de ces régions célestes d'où viennent la chaleur qui vivifie et la pluie fécondante. « On voit, disait un noir au missionnaire, comment, par la pluie et la chaleur, l'herbe, le blé, l'arbre sont produits ; comment *Njougmo* ne serait-il pas le créateur ? » Le Dieu suprême réside dans un calme auguste, entouré de ses serviteurs. Il a enfanté les esprits de l'air, ou *Wongs*, qui le servent dans les cieux et sur la terre ; ils sont chargés de protéger et de punir les hommes qui leur prodiguent en retour leurs dons et leurs hommages. « Ecoutez, disent les prêtres, ce que *Njougmo* vous fait dire par mon

(1) *Tylor*, II, p. 324 à 325.

(2) *Id.*, p. 441.

(3) *Id.*, p. 437.

(4) *Id.*, II, p. 445.

fétiche. » Le Noir s'écrie en recevant quelque remède indiqué par son fétiche : « O Père Njougmo, rends ce remède salulaire. »

C'est au Dieu suprême que, dès le matin, on demande l'aliment quotidien : « Fais, Père Njougmo, dit le pauvre sauvage, que j'aie quelque chose à manger. » Il inaugure la journée en lui exprimant sa gratitude ; il lui demande la paix comme étant le Dieu le plus ancien et le plus élevé : « Je suis dans la main de Njougmo, chante le noir. Qui peut lui échapper ? C'est lui qui, le matin, ouvrit la grande porte du soleil. »

Un proverbe qui a cours dans cette contrée porte que Njougmo a créé le monde et il s'en est fatigué. S'il ne veut pas de présents de l'homme, c'est que les *Wongs* qui les reçoivent à sa place, sont ses fils.

Waitz (1), résumant tout ce qu'on peut savoir sur la religion des noirs, déclare que du Nord au Sud de l'Afrique, ils adorent un Dieu suprême à côté de leurs innombrables fétiches. Sa présence se révèle principalement à eux dans l'éclair et le tonnerre comme dans les rayons du soleil. *Tshuku*, le dieu des Ibos, a tout créé, les blancs comme les noirs. Il ne dort jamais, il est invisible, bien qu'il réside dans une île. D'après Waitz, des indices certains nous font supposer que la religion actuelle des noirs a subi de graves altérations, et nous sommes ainsi reportés à un type antérieur plus pur.

Les Ashantis adorent aujourd'hui un dieu solaire, mais il y a trace chez eux d'une notion bien plus élevée ; car ils ont souvenir d'un Dieu personnel qui a tout créé, qui est auteur de tous les biens et connaît toutes choses, même les plus secrètes pensées des hommes. Il a pitié de leur misère, bien que le gouvernement du monde soit abandonné à des divinités inférieures, le plus souvent malfaisantes.

Chez beaucoup d'autres peuplades, dit Waitz, on reconnaît que, dans les temps anciens, la croyance religieuse était bien plus pure. D'après des légendes recueil-

(1) WAITZ, *Anthropologie*, II, p. 168.

lies chez les noirs, le ciel était plus près des hommes et le Dieu suprême se faisait connaître à eux, tandis qu'actuellement il se tait.

Ce Dieu suprême est appelé par le noir : *celui qui m'a fait*.

D'après les missionnaires le noir de l'Afrique occidentale revient par moment à ce Dieu suprême : « C'est lui, dit-il, qui est l'Ancien, le Très-Haut, je suis dans sa main (1). »

Les Bassoutos avaient aussi conservé quelques débris d'une religion supérieure au grossier fétichisme dont ils se contentaient à l'arrivée des missionnaires français au milieu d'eux. Ils avaient totalement perdu l'idée d'un Dieu suprême et cependant il était question du *Seigneur* dans leurs légendes. Ils appelaient *Molimo* tout être à qui ils rendaient au culte. Or *Molimo* signifie *celui qui est au ciel*. Il y avait donc contradiction patente entre la langue et les idées reçues (2). »

« Quelques strophes touchantes prononcées par les femmes dans leurs lamentations sur les morts (3), sembleraient prouver que les Bassoutos ont quelquefois tourné leurs regards vers les cieux et désiré d'y trouver un asile. Leur chant funèbre commence ainsi :

Nous sommes restés dehors,
Nous sommes restés pour la peine,
Nous sommes restés pour les pleurs.
Oh ! s'il y avait au ciel un lieu pour moi !
Que n'ai-je des ailes pour m'envoler ?
Si une forte corde descendait du ciel,
Je m'y attacherais, je monteraï en haut,
J'irais y habiter.

Et il serait facile de multiplier le nombre de ces témoignages. Citons encore celui de Livingstone qui peut bien avoir quelque autorité en la matière :

« Il n'est pas besoin, dit-il (4) de parler aux indi-

(1) Cf. HARTMANN, *Les Peuples d'Afrique*, p. 138. Chez les Ashantis on a le vague pressentiment d'un Dieu suprême et créateur.

(2) CASALIS, *Les Bassoutos*, p. 262.

(3) *Id.*, p. 256.

(4) *Missionary Travels*, p. 156.

gènes de l'existence de Dieu ou d'une vie future, même à ceux des tribus les plus inférieures, car ce sont des idées généralement acceptées parmi eux. »

Stotsch (1) dit à ce sujet en résumant les résultats de son enquête : « L'unité de Dieu fait partie de la conscience naturelle. En dépit de tous les obscurcissements panthéistes et polythéistes, en dépit de toute la confusion qu'entraîne une croyance erronée et la crainte des démons, tous les peuples primitifs possèdent encore une vague conscience de Dieu, susceptible de reprendre vie. »



Mais quelle influence religieuse cette croyance exerce-t-elle actuellement, chez les primitifs ?

Nous avons vu que les Bataks croient en Debata comme en la puissance divine qui domine toutes les autres, mais elle demeure pour eux très éloignée. Elle ne se met pas en peine des hommes et aucune voie d'accès ne conduit à elle. Leurs prières s'adressent aux divinités inférieures et aux esprits.

Les Niassiens pensent de même en ce qui concerne leur Dieu, Lowalangi.

Pour les Kols, l'influence essentielle et exclusive qui agit sur leurs pensées, leurs sentiments et leurs actions, ne vient pas du culte de Singbonga, mais de la croyance en un nombre infini de mauvais esprits appelés *Bongas*. C'est ce qu'ils reconnaissent eux-mêmes quand ils disent : « nous n'avons aucun besoin de rendre un culte à Singbonga qui est beaucoup trop bon et ne nous fait aucun mal, tandis que nous devons en rendre un aux *Bongas* qui en veulent à notre vie. »

Les Shamballas n'ont rien à faire avec *Malungu* le Créateur. Ils ont oublié Dieu. Ils ne connaissent qu'une chose, la crainte des esprits de la mort ; non pas qu'ils mettent en doute l'existence de Dieu, mais ils trouvent qu'il est terriblement difficile de l'approcher.

(1) WARNECK, p. 97.

Les Ewès appellent leur Dieu *Mawu*, ils le trouvent bon et sage et même le considèrent comme protecteur du bien, mais il n'est, en réalité pour eux, qu'un Dieu « très éloigné », caché, dont on ne sait rien, sinon qu'il entretenait autrefois avec les hommes des rapports continus, mais il s'éloigna d'eux à une distance infinie à cause de leurs fautes. Ils vont jusqu'à l'appeler « malhonnête », car disent-ils, il a aussi créé le mal et n'agit pas toujours justement, puisqu'il a « doué » l'homme de mort.

Si l'on demande à un Herero pourquoi il ne rend pas de culte à Dieu, il répond : « nous n'avons pas besoin de le craindre, car il ne nous fait aucun mal, tandis que nos ancêtres nous en font. » Ils pensent, comme une autre tribu bantoue, les Njambis, que le bon Créateur s'est retiré au ciel et a laissé le gouvernement de la terre aux mauvais esprits.

« Qui créa ces arbres fruitiers ? » demandait le missionnaire Richard à des indigènes du Congo.

« Nsambi », lui répondirent-ils.

« Et où demeure Nsambi ? »

« Kunasunu » (dans le ciel).

Il leur demanda encore :

« Qui créa toutes ces choses ? »

Et de nouveau ils lui répondirent :

« Nsambi, le grand Nsambi. »

« Mais alors, pourquoi n'adorez-vous pas Nsambi et ne le remerciez-vous pas ? »

« Oh ! lui répondirent-ils, il ne s'inquiète pas de nous, il ne nous aime pas. Sans doute c'est lui qui a créé toutes choses, mais ensuite il s'en est allé et maintenant il ne s'intéresse plus à nous. »

Cette croyance en un grand Dieu qui créa le monde et se retira ensuite pour en laisser le gouvernement à des divinités subordonnées, est une croyance commune à tous les peuples bantous.

Les Wagandás appellent le Créateur *Katonda*, mais se soucient fort peu de lui en pratique.

Les noirs du Soudan et des autres pays de race bantoue pratiquent essentiellement le culte des esprits ;

ils ont conservé, des temps anciens, l'idée du Dieu unique qui domine toutes choses et habite dans le ciel, mais ils craignent davantage les esprits qu'ils lui croient cependant subordonnés.

Les natifs de Surinam parlent d'un Dieu Créateur, de toutes choses, qui habite dans le ciel, inaccessible et qui n'a aucun intérêt ni aucune sympathie pour les habitants de la terre.

De plus, cette croyance en Dieu n'a parfois rien à faire avec la moralité (1).

Parfois même, ce Dieu est considéré comme impuissant ou plutôt moins puissant que le destin. C'est le cas chez les Bataks, comme le montre le récit suivant :

Ils racontent (2) qu'un infirme parvint un jour jusqu'à Dieu et le supplia de lui donner un corps mieux formé. Mais Dieu, malgré sa compassion et sa bonne volonté ne put rien faire pour lui, la forme de son corps ayant été déterminée à l'avance d'une façon irrémédiable.

La conclusion s'impose donc : d'après les observations que nous pouvons faire, l'idée de Dieu, Etre suprême, ne joue aujourd'hui dans la vie des primitifs presque aucun rôle religieux.



Mais cette conclusion appelle tout de suite une remarque qui se trouve être en même temps une réserve importante : parallèlement à cette idée d'Etre suprême et souvent l'accompagnant, nous trouvons le souvenir d'un temps relativement heureux où l'idée de Dieu jouait un rôle actif. Beaucoup de primitifs conservent en effet dans leurs légendes le souvenir d'un temps meilleur où les hommes vivaient près de Dieu et étaient plus heureux qu'aujourd'hui.

Même les plus primitifs des primitifs rêvent d'un âge d'or évanoui.

(1) Les voleurs n'hésitent pas à prier Dieu pour qu'il leur accorde le succès. Les Ewès disent : « Tout noir prie Dieu avant de voler. » *Spieth*, d'après WARNECK, op. cit., p. 106.

(2) WARNECK, op. cit., p. 106.

Les Bataks croient que le ciel était autrefois plus près des hommes et plus accessible. Les Niassiens appellent le second des huit étages qu'ils imaginent au-dessus de la terre, l'étage d'or et croient que tel est le lieu d'origine de leurs ancêtres. Les natifs des Moluques, les Toradjas, les Célèbes, les Olongadjus de Bornéo affirment qu'autrefois le ciel était plus près de la terre. On trouve la même croyance dans les îles de la Mer du Sud (1). Les Kols déclarent que primitivement les hommes étaient bons et ne sont devenus mauvais que dans la suite des âges. Aussi Singbonga suscita-t-il une grande inondation qui détruisit tous les hommes sauf deux. Cette légende est également courante parmi les Karènes, les Santals et les Papous. Les Alfurus (Minahassa) ont une légende d'après laquelle les dieux entretenaient autrefois avec les hommes un commerce continu ; la terre était alors pleine de prospérité jusqu'au jour où, par la faute d'un homme audacieux, ce commerce cessa. Les Toradjas déclarent qu'autrefois les hommes ne mouraient pas. Dans leur vieillesse ils revêtaient simplement une peau nouvelle, comme les serpents et avec elle, trouvaient une vie nouvelle et de nouvelles forces.

Parmi les Papous, une légende dit que les hommes vivaient autrefois dans le ciel, et qu'il n'y avait ni maladie, ni mort. Mais, persuadés par un gigantesque lézard de descendre sur la terre, ils ne purent jamais remonter et devinrent ainsi la proie de la mort.

Les Ewés affirment que les hommes vivaient autrefois plus longtemps et étaient plus heureux. Le Ciel était alors plus près de la terre, mais Dieu l'en éloigna

(1) « Les Traditions des Fañ parlent d'un Age d'or où l'on invoquait Dieu et où il exauçait, donnant libéralement les haches, les arcs dont on avait besoin ; elles conservent le souvenir des pays traversés au cours du long voyage qui amena les Fañ sur l'Ogôoué : plaines de sable, lions, chameaux, et de l'émotion profonde, de la grande espérance qu'avait fait naître dans ces âmes à demi endormies l'apparition des blancs. Ce sont les premiers fils de Dieu, ses vrais fils, disaient-ils, qui autrefois sont partis avec lui et qui reviennent nous apporter des nouvelles et des cadeaux de notre père. » E. ALLÉGRET, *Revue de l'Histoire des Religions*, t. L, p. 226. (V. également plus haut citation du même article).

parce que les hommes, après avoir mangé, essuyaient leurs doigts sales sur le ciel et frappaient Dieu à la figure avec leurs instruments, ou, d'après une autre tradition, le vexaient en lui envoyant de la fumée.

Et là, l'étude du langage vient nous prêter son appui. Le vocabulaire religieux des Bataks est très riche, mais si archaïque, que même les prêtres ne le comprennent plus complètement. Les idées religieuses que les termes de ce vocabulaire servaient à exprimer ont donc dû être beaucoup plus riches dans des jours plus anciens. C'est un fait que les primitifs d'aujourd'hui n'ont qu'un capital de mots très réduit. La conclusion à laquelle Buttner fut amené, précisément par son étude des langues africaines, est que l'examen de tout ce qui a trait à la coutume traditionnelle nous prouve que tous ces peuples sont en train de descendre et que leur condition primitive était relativement plus parfaite. Ainsi, dans les essais répétés pour fixer le vocabulaire actuel, on trouve que plusieurs de ces idées plus élevées, aujourd'hui absentes, existaient autrefois et même que plusieurs de ces termes, aujourd'hui complètement inusités, reviennent parfois dans la bouche des vieillards. D'après ces témoignages, nous pouvons penser que dans des temps plus reculés, la croyance en un créateur suprême jouait un rôle beaucoup plus actif.

**

Cette réserve était assez importante pour que nous la fassions ici et elle nous le paraîtra plus encore quand nous aurons élucidé la question relative à l'origine tardive ou étrangère de cette croyance.

On dit, en effet, que cette idée plus pure de Dieu ne peut être que le fruit d'une longue évolution. Commencant par les croyances animistes, les peuples en vinrent sous la pression de la crainte, à rendre un culte à leurs ancêtres ainsi qu'aux animaux, puis vint le culte de la nature duquel est sorti celui des dieux, enfin d'un polythéisme enrichi et raffiné serait née l'idée du Dieu unique.

Cette hypothèse est contredite par l'observation désintéressée de la vie des primitifs.

L'idée de Dieu n'est pas le résultat de l'évolution du culte des esprits, elle est en contradiction avec cette évolution.

De plus, opposée à la personnification des forces de la nature, à l'idée d'âme, à la croyance aux démons, au culte des ancêtres, au destin inexorable qui bannit Dieu de l'Univers, elle nous apparaît vraiment dans le monde des croyances animistes et parmi les facteurs qui en déterminent la « vie religieuse », comme un corps étranger.

Et d'ailleurs, nous avons vu qu'on ne peut trouver dans l'Animisme l'origine de la religion. Rappelons à cet égard le jugement de Sæderblom (1) : « nous ne devons pas croire que la religion des tribus et des peuples les plus primitifs soit une peinture fidèle de la religion la plus primitive. Bien que ces peuples n'aient pas d'histoire, il n'est pas admissible que des milliers d'années aient passé sur eux sans qu'ils aient modifié leur pensée et leurs coutumes. Dans certains cas, il est facile de voir que leurs croyances et leurs rites marquent manifestement une chute d'une conception religieuse plus proche de celle de l'enfant, mais plus pure et plus forte. Tel est spécialement le cas dans les pays où la magie et la sorcellerie ont complètement étouffé le sens religieux du respect et de la confiance (2). »

Enfin, si le culte des esprits, fruit de l'animisme, était la plus ancienne religion d'où toutes les autres seraient sorties par un long et laborieux développement, comment ces autres religions, qui représentent le stage de l'évolution le plus initial que nous puissions connaître, pourraient-elles tirer aucun accroissement de cette idée d'un Dieu suprême qui, par hypothèse, serait le résultat de cette évolution ?

(1) WARNECK, p. 98.

(2) « L'état social du sauvage, malgré ses incohérences, est beaucoup trop compliqué pour être primitif... » (Voir le P. M.-J. LA-GRANGE, *Etudes sur les Religions Sémitiques*, p. 5).

Ce fait reste inexplicable, à moins qu'on ne suppose, survivant dans la conscience de ce peuple, une idée plus pure de Dieu, subsistant à côté de la croyance à la multiplicité des autres dieux, mais sans jamais se confondre avec elle. Et cependant, la croyance en Dieu est chez eux tellement défigurée par le culte de la nature, la crainte des esprits et la corruption morale, qu'ils seraient à tout jamais incapables de la retrouver par eux-mêmes.

C'est la légion des esprits, enfantés par la peur, qui s'est interposée entre les hommes et Dieu et n'a plus laissé de lui que cette image effacée dont l'ombre se projette encore sur les sentiments, mais n'atteint plus la pensée, pour cette raison, si pleine de contradictions.

En dehors de cette hypothèse, nous nous trouvons en présence d'une énigme.

D'où vient, en effet, l'idée d'une puissance divine suprême dominant toutes choses, mais qui, aujourd'hui, ne correspond plus à rien dans la pensée de l'indigène et n'est guère plus qu'une phrase sur ses lèvres ?

Elle ne peut être un produit du mélange du culte des dieux et de la nature puisqu'elle existe à côté de ce culte, et cela, non pas comme sa conséquence logique et suprême, mais en opposition directe avec lui.

D'ailleurs, dans toutes les religions de l'archipel indien, comme en Afrique également, on trouve l'idée d'un Dieu suprême qui constitue comme une cour d'appel au-dessus des autres dieux connus et nommés. Cependant, on ne l'adore pas et c'est à peine si on le craint. On le connaît même si peu, qu'on ne raconte rien à son sujet, sinon que dans certaines circonstances, c'est à lui qu'on a recours. Mais il reste en contradiction avec la forme sous laquelle les religions primitives nous apparaissent aujourd'hui. Il est en conflit même avec la manière animiste de penser et de sentir. Quelles sont, en effet, les réalités religieuses que nous trouvons dans l'animisme ? Le polythéisme, le culte des esprits, accompagné du sentiment de crainte et la magie.

Il arrive même parfois qu'on maudisse Dieu si tout

ne va pas à souhait. Dans plusieurs vieilles légendes, les hommes font la guerre à Dieu et le bombardent du haut d'une grande montagne.

Nous avons vu qu'un Batak, dans un moment de grande détresse, a recours à ce Dieu dont on dit qu'il n'a aucune connaissance. Anticiperait-il, par hasard, sur son développement ? mais d'autre part, c'est un fait également que cette idée de Dieu reste complètement obscure, et cela suffit à nous prouver que nous n'avons pas à faire à une idée nouvelle qui couronne victorieusement toutes les précédentes. Bien au contraire, l'idée de Dieu est restée stérile dans le développement de leur vie morale et religieuse. Elle est comme serait, dans une famille, un précieux mais fragile ornement, qu'on ne voit pour ainsi dire pas et dont on ne se sert jamais.

Mais alors, du moins en ce qui concerne les Bataks, cette idée ne serait-elle pas importée du dehors, c'est-à-dire par les Hindous qui, au treizième et au quatorzième siècle, étendirent, en effet, leur domination sur les îles de l'Archipel indien. Aujourd'hui encore, nous retrouvons des traces de leur influence dans le langage qui comprend beaucoup de mots sanscrits ; dans l'écriture, qui provient de cette même source ; dans les noms des dieux et dans les restes de quelques temples.

La question qui se pose est donc celle-ci : la religion des Hindous, étant une religion supérieure, n'aurait-elle pas enrichi la religion inférieure des Bataks, alors que celle-ci se trouvait dans une période de transformation ?

Or, ce n'est justement pas ce qui est arrivé. L'animisme des Bataks a, au contraire, rabaissé à son propre niveau les idées de Dieu importées de l'Inde et c'est ce qu'on peut prouver par le langage. Les mots empruntés au Sanscrit n'ont fait qu'augmenter le vocabulaire des sorciers et de toutes les pensées profondes que ces termes exprimaient, on ne trouve pas trace.

L'Islam lui-même avec son idée plus élevée de Dieu

ne peut introduire parmi les primitifs aucun développement qui les rendent meilleurs et ceux qui passent à l'Islam conservent tranquillement leur culte des esprits. Au lieu que ce soit l'idée plus élevée de Dieu qui les élève, ce sont eux qui la rabaissent. Les religions animistes possèdent, en effet, une formidable puissance de nivellement et de dégradation.



A l'appui de ces témoignages, nous citerons une partie de la conclusion de M. Junod sur la religion des Thongas : « Tous les peuples de race bantoue croient en une sorte d'Etre suprême (1), père de tous et qui porte un nom différent suivant les tribus : *Nsame* chez les Fañ et un grand nombre de tribus de l'Afrique occidentale ; *Nyambe* chez les Ba-Rotsi ; *Leza* dans quelques tribus du Zambèze et de la Rhodesia ; *Mulungu* dans quinze tribus de l'Afrique Orientale ; *Nkulunkulu* chez les Zoulous ; *Nungungulu* autour d'Inhambane ; *Mudimo* chez les Bassoutos, etc., etc.

Chez les Thongas, le nom correspondant est *Tilo*. Bien qu'on l'implore parfois, il semble moins un être qu'une personnification de la nature. Mais cette dernière conception est-elle la conception originale des Thongas, ou bien, au contraire, en est-elle une transformation ? Dans mon étude sur les « Ba-Rongas », je me suis abstenu de donner une conclusion arrêtée sur ce point. Un examen plus prolongé m'a conduit à croire que c'est la seconde hypothèse qui est la plus vraisemblable, et que l'idée du ciel, aujourd'hui obscure et mystérieuse, était autrefois plus claire. C'est la conclusion à laquelle on arrive quand on interroge des vieillards et surtout par l'étude linguistique de leurs dialectes et des dialectes environnants. Cette idée devait donc rejoindre celle d'Etre suprême.

Si notre hypothèse était confirmée par une étude encore plus complète des faits, nous aurions le droit

(1) H.-A. JUNOD, op. cit., t. II, pp. 407 et 408.

de conclure que l'idée du ciel, telle que nous l'avons décrite, est le reste défigurée d'une conception monothéiste plus élevée, conception qu'aurait eue les Bantous avant la dispersion et le morcellement de la race primitive, et qui aurait évolué suivant diverses voies parmi les différentes tribus. »

En résumé, nous avons vu jusqu'ici que l'idée d'Etre suprême est chez les primitifs actuels à l'état de survie et n'a, en pratique, qu'une influence réduite sur leur religion. On ne prie l'Etre suprême que très rarement, on ne lui offre pas de sacrifices ; il est bon, tout puissant, présent partout, mais il n'agit pas.

Il nous a paru cependant que cette idée s'accompagnait du souvenir d'un âge meilleur et qu'à cette époque indéterminée, l'idée d'Etre suprême avait dû jouer un rôle beaucoup plus actif. Enfin, il nous semble impossible d'attribuer à cette idée une origine postérieure ou de la considérer comme importée par des peuples plus avancés (1).

*
**

Il faut ajouter à ces conclusions et venant les compléter, d'autres observations faites sur des tribus encore plus primitives. Nous voulons parler en particulier des Fuégiens et des Australiens (2). Si ces tribus sont vraiment primitives, ce qui semble bien incontestable puisqu'elles sont le plus près de l'état de nature, l'idée d'Etre suprême, d'après le point de vue que nous avons essayé de dégager jusqu'ici, devra donc jouer chez eux un rôle plus actif et plus religieux.

En ce qui concerne les *Fuégiens*, nous relevons seulement le trait suivant :

Leur Divinité a des attributs moraux. Nous trouvons dans ce peuple, peut être le plus sauvage, l'idée que

(1) Il faudrait d'ailleurs dire d'où ces peuples l'auraient eux-mêmes dérivée et cela ne ferait que reculer le problème, ou plutôt le ramener au même point, du moins si l'on suppose que tout peuple a traversé un stade primitif.

(2) Nous citons librement ce qui a trait aux Fuégiens et aux Australiens, d'après LANG, *The Making of Religion*, p. 160 à 184.

le Grand-Etre « veut la justice et cherche le cœur ». Sa moralité est tellement au-dessus du type que nous trouvons parmi les autres sauvages, que le meurtre d'un étranger ou même d'un ennemi pris en flagrant délit de vol, passe à ses yeux pour une faute.

Si la religion des Fuégiens est la plus primitive, celle des Zoulous est, en comparaison, dégénérée.

« Les Bantous », dit Miss Kingsley, « donnent l'impression qu'ils ont eu autrefois des idées du même ordre, mais ils en ont maintenant oublié la moitié (1). »

**

Quant aux *Australiens*, les documents sont beaucoup plus abondants.

De toutes les races actuelles, ils représentent, probablement, la moins élevée en civilisation et, comme la faune de leur continent, ils paraissent se rapprocher le plus du modèle primitif.

Ils ne connaissent ni le métal, ni les arcs, ni la poterie, ni l'agriculture et n'ont aucun lieu fixe d'habitation. De plus, on n'a jamais pu découvrir chez eux aucune trace de civilisation quelle qu'elle soit, ce qui est très important, car, à certains égards, leurs conceptions religieuses sont tellement élevées, qu'il semblerait naturel de les expliquer par une influence étrangère ou comme les survivances d'une civilisation disparue. L'hypothèse d'une influence étrangère doit être rejetée d'emblée, car leurs idées religieuses les plus pures sont en relation trop étroite avec leurs anciens « Mystères », auxquels on donne le nom de *Bora*. Quant à la seconde hypothèse, elle n'a absolument rien de vraisemblable.

La relation la plus ancienne que nous possédions sur les Australiens, est due à Dampier qui visita la Nouvelle Hollande en 1688 (2). Les natifs lui apparurent comme les hommes les plus misérables qui soient au monde : « Ils n'ont, nous dit-il, ni maisons, ni trou-

(1) *Travels in West Africa*, p. 442.

(2) *Early voyages to Australia*, p. 102-111 (Hakluyt Society).

peaux, ni volaille, ni fruits..., ils couchent en plein air et se rassemblent autour de grands feux. »

Il est assez curieux que Dampier parle de leur *désintéressement* (altruisme), comme du principal caractère moral de leur religion : « Qu'ils aient peu ou beaucoup, chacun a sa part, aussi bien le jeune homme, la femme et l'enfant que l'homme fort et vigoureux. »

Les observations ultérieures n'ont fait que confirmer celles de Dampier. A cette époque donc, c'est-à-dire il y a deux cents ans, les natifs n'avaient ni bateaux, ni canaux, etc..., mais ils possédaient leurs « mystères » et pratiquaient un altruisme avant la lettre.

Leur culte consiste dans l'observance de certaines lois qui trouvent leur expression dans un enseignement moral conforme aux attributs de leur Dieu.

L'adoration prend chez eux la forme de mystères tribaux dont l'institution est attribuée au Dieu en personne.

L'initiation du jeune homme à côté de plusieurs cérémonies cruelles et burlesques, comporte une instruction morale conforme aux commandements supposés d'un Dieu qui veille sur leur conduite. Tout comme parmi nous, l'idée morale avec sa sanction théologique est probablement au-dessus du type moral qu'on trouve dans la pratique.

Nous relevons encore quelques observations rapportées par Howitt (1) :

Le grand-père de l'indigène qui l'accompagnait, le conduisit une nuit en pleine campagne, (*avant que les hommes blancs vinssent à Melbourne*) et lui montrant une étoile dit : « Bientôt tu seras un homme, tu vois *Bunjil* (nom de l'Être suprême dans certaines tribus australiennes), là-haut et lui peut te voir ainsi que tout ce que tu fais. »

Palmer (2), à propos des « Mystères » des Australiens du Nord, relève le caractère moral des ensei-

(1) *Journal*, XIII, p. 193.

(2) *Journal*, XIII, p. 296.

gnements donnés au jeune homme au moment de l'initiation : « chaque garçon reçoit d'un ancien des conseils empreints de tant de bonté, si paternels et si touchants, qu'il en est souvent attendri jusqu'aux larmes : il ne doit pas commettre adultère et ne doit pas faire violence à une femme qu'il rencontre seule. Il ne doit pas non plus être querelleur. »

Parmi les exigences morales sanctionnées par la loi divine, Howitt mentionne le respect pour la vieillesse, l'abstention de tout amour contraire à la loi établie, ainsi que de toutes les fautes si populaires parmi les dieux de la mythologie grecque.

Chez les Kurnaï, l'Etre suprême s'appelle Mungan-Ngaur (Notre Père). Il habite au ciel. Voici ses exigences, telles qu'on les enseigne aux jeunes gens lors de l'initiation :

- 1) Ecouter les vieillards et leur obéir ;
- 2) Partager avec ses amis tout ce qu'on possède ;
- 3) Vivre en paix avec eux ;
- 4) N'avoir point de rapprochement avec les jeunes filles ou les femmes mariées ;
- 5) Observer les restrictions alimentaires jusqu'à ce que les vieillards vous en libèrent.

Howitt conclut ainsi : « Je me permets d'affirmer qu'il est impossible de maintenir que les Australiens n'ont aucune croyance religieuse, c'est-à-dire aucune croyance qui détermine la moralité de la tribu aussi bien que la moralité individuelle, par une sanction surnaturelle. »

« Il faut remarquer de plus que les Australiens, qui sont les moins développés des primitifs, ne font cependant aucun sacrifice à l'Etre suprême. »



Un autre témoignage vient encore à l'appui de ceux-ci, il nous est fourni par les missionnaires du Groënland qui, pendant longtemps, crurent qu'il n'existait dans ce pays aucune trace de la croyance en un Etre suprême.

Cependant, quand la connaissance de la langue leur

fut devenue plus familière, ils s'aperçurent que la vérité était radicalement différente. Plus encore par des conversations qu'ils eurent avec des gröenlandais complètement sauvages (en évitant toute pression sur leur cœur), ils purent obtenir le témoignage parfaitement clair que leurs ancêtres avaient cru en un Etre suprême, mais que leurs descendants l'avaient peu à peu oublié.

Dans ce cas, il serait difficile de supposer une influence chrétienne venue des pays scandinaves et c'est ce qui semble encore plus impossible à supposer après le témoignage suivant qu'apportait un esquimau à un missionnaire : « il ne faut pas t'imaginer qu'aucun de nous ne pense à ces choses. Certainement il faut qu'il y ait un Etre qui ait tout créé. Il doit même être très bon. Ah ! si seulement je le connaissais, comme je l'aimerais et l'honorerais ! (1) »

*
**

De tous ces témoignages, il ressort avec évidence qu'on ne saurait voir comment des tribus sauvages qui ne sont pas polythéistes et ignorent le culte des ancêtres, ont pu élaborer l'idée d'un Créateur relativement suprême, dont l'origine n'est jamais mentionnée, moral, bienfaisant, immortel, et qui veille sur la vie des hommes.

Il nous reste maintenant à voir, par les réflexions qui vont suivre, à quelle conclusion nous conduisent tous les faits présentés, non seulement dans ce chapitre, mais aussi dans l'ensemble de ce travail.

(1) CRANZ, pp. 198, 199, cit. d'après LANG, p. 184.

CONCLUSION

Une première remarque qui s'impose, c'est le caractère universel de cette croyance à l'Etre suprême.

Nous la trouvons, en effet, sous tous les cieux et chez tous les peuples. On peut discuter sur la place qu'elle occupe dans la pensée des primitifs, mais il est de plus en plus difficile de nier qu'elle y occupe une place réelle.

Pendant longtemps, avons-nous déjà remarqué, on pensait que les Groënlandais ne croyaient pas à un Etre suprême, jusqu'au jour où, connaissant mieux leur langue, on en vint à une conclusion tout opposée.

Il en est de même des indigènes des îles Andamans, les Mincopies (1). On citait ces derniers comme un type de primitifs parmi lesquels l'idée d'Etre suprême n'existait même pas jusqu'au jour où une possession plus complète de leur dialecte permit de se rendre mieux compte de leur pensée.

Nous pourrions encore citer d'autres exemples de ce genre (2). Ce qu'on peut affirmer sans crainte d'être contredit par aucun esprit sérieux, c'est qu'il n'existe pas de tribu, si sauvage qu'elle soit, observée par des hommes désintéressés et compétents, où cette croyance n'ait été rencontrée. Ces caractères peuvent varier quelque peu, mais dans son fond elle est identique chez tous les primitifs, d'un antipode à l'autre de notre globe.

Notons ici que l'universalité de cette croyance est rarement mise en relief par ceux qui s'occupent d'histoire des religions, alors que certains et parfois pour des motifs opposés, cherchent à faire d'un culte assez particulier comme le Totémisme, une forme élémentaire et universelle de la religion.

(1) LANG, *op. cit.*, p. 194. Cf. A. RÉVILLE, *op. cit.*, p. 163.

(2) Voir JUNOD, *op. cit.*, t. II, p. 407.

Cette universalité même est un caractère assez important pour qu'on le mette en relief. En effet, si nous prenons cette croyance en elle-même, chez tel peuple particulier, nous lui trouvons un caractère tellement effacé (du moins chez la plupart), qu'elle nous apparaît comme tout à fait secondaire ; mais si, d'autre part, nous remarquons que cette même croyance se retrouve chez tous les non-civilisés, nous n'avons plus le droit de ne lui accorder qu'une considération médiocre. Son universalité même lui confère une valeur unique et réclame en sa faveur une attention spéciale.

Serait-il en effet possible qu'une idée faisant partie de la conscience humaine dans ce qu'elle a de constant et d'universel, soit toujours restée superficielle et n'ait jamais joué qu'un rôle médiocre pour ne pas dire illusoire ?



Mais, objectera-t-on, l'idée d'Etre suprême peut très bien être postérieure ou même provenir de l'influence de peuples civilisés.

En ce qui concerne les Bataks, nous avons déjà vu qu'elle ne pouvait être le couronnement de leur évolution religieuse ; elle constitue dans leurs croyances un corps étranger et ne peut pas être davantage d'origine extérieure. Pour ce qui est des autres primitifs, la même conclusion s'impose, car le seul fait que cette croyance soit universelle, ne permet pas de penser, pour tous les cas, à une influence extérieure.

Notre conclusion sur ce point n'est donc pas douteuse : la croyance à l'Etre suprême est une croyance pour le moins aussi primitive que celles qui accompagnent le culte des ancêtres et, à plus forte raison, le naturisme et l'animisme ; peut-être même est-elle encore plus primitive.

En effet, le culte des ancêtres suppose déjà, plus ou moins vague, la notion d'esprit, d'âme ; tandis que la croyance à l'Etre suprême peut parfaitement exister sans elle. La représentation d'un grand Etre qui a tout créé et auquel se rattachent certaines conceptions sur

l'ensemble du monde et sur la vie humaine, n'exige nullement la notion d'esprit. Comme le dit très justement Lang : « Aussitôt que l'homme a eu l'idée de « faire » des choses, il a pu penser à un « Faiseur » des choses que lui-même n'avait pas faites et ne pouvait pas faire (1). » N'est-ce pas là une conception qui exige moins d'effort que la notion d'âme ou d'esprit ?

D'autre part, parmi toutes les idées religieuses des primitifs, elle est bien la plus simple. Toutes les autres nous apparaissent comme déjà beaucoup plus complexes. Et d'où serait venue cette idée simple si elle n'était pas primitive ? N'est-il pas contraire à la logique d'admettre que le simple soit sorti du complexe et le supérieur de l'inférieur ?

Enfin, si cette idée n'est pas la plus primitive, nous ne voyons pas comment elle serait née en dernier lieu, puisqu'elle est irréductible aux idées les plus récentes des primitifs et beaucoup plus simple qu'elles. On peut donc admettre que la croyance à l'Etre suprême est selon toute vraisemblance, la plus primitive des idées religieuses.



Et même s'il était prouvé que cette croyance n'est pas la plus primitive, son caractère n'en resterait pas moins le même. Or, c'est justement ce point qui nous importe le plus et les observations que nous avons fournies jusqu'ici nous semblent l'avoir mis suffisamment en lumière. On peut cependant ajouter une remarque qui confirme l'hypothèse que nous venons d'avancer : il est curieux de noter que plus les primitifs auxquels nous avons à faire sont près de l'état de nature, plus cette croyance à l'Etre suprême s'accompagne d'idées proprement morales et religieuses, comme nous l'avons constaté pour les Australiens, les Fuégiens et les Mincopies (2), tandis que plus nous remontons dans l'évolution des primitifs, plus cette idée d'Etre suprême

(1) LANG, op. cit., préface, p. x.

(2) MAN, J. A. I. XII, pp. 112, 156, 157, 158. Cf. LANG, op. cit., p. 193.

nous apparaît comme un corps étranger auquel ne se rattache, pour ainsi dire, plus aucune règle morale ou religieuse, comme par exemple chez les Bataks. D'ailleurs, en ce qui concerne les Bataks comme bien d'autres primitifs, le caractère isolé et effacé de cette idée ne suffirait-il pas à lui conférer une très haute antiquité ?



Au point où nous en sommes arrivés, pouvons-nous donc apporter une conclusion définitive et rigoureuse ? Nous ne le croyons pas. Aussi bien le terrain sur lequel nous sommes est-il encore trop conjectural. Cependant, il est telle conjecture qui constitue une présomption et même une vraisemblance. Si donc nous ne pouvons apporter *aucune preuve décisive au point de vue strictement scientifique*, nous ne pouvons pas, d'autre part, ne pas conclure à l'importance de la place qu'occupe cette croyance dans la pensée des primitifs ; importance qui vient, en première ligne, de son *universalité* puis de son *caractère primitif relativement simple* et, surtout, *religieux*.

D'autre part, cette importance même, si elle ne permet pas de conclusion arrêtée, ne nous permet pas non plus d'accorder aux conclusions opposées ou divergentes une valeur définitive ; elle les tient même en suspens. Les théories courantes(1), sauf exception, négligent, en effet, cette idée ou la rattachent trop facilement aux autres éléments qui la cachent et auxquels il est impossible de la ramener. Ne représenterait-elle donc pas l'élément le plus simple par lequel se serait manifestée à l'origine la pensée proprement religieuse ? Il est permis de le penser.



Mais alors, dira-t-on, pourquoi cet élément est-il resté un corps étranger et comme une surcharge dans la pensée déjà si compliquée et si brumeuse du primitif ?

(1) Nous ne parlons pas ici bien entendu des théories élaborées par des hommes religieux.

A cette question, deux réponses sont possibles, si l'on veut s'en tenir à la simple observation des faits :

1) C'est d'abord le fait même de la civilisation : tant que l'homme a vécu en groupe, d'une vie plus ou moins précaire, sans chef et sans habitation fixe, seul en face de la nature et de l'univers et sans autre ennemi que les bêtes féroces, il n'a pu avoir de l'Etre suprême qu'une idée générale et s'étendant à l'Univers tout entier.

Le moindre commencement de civilisation l'a, par contre, obligé à localiser ce Dieu et par là même à le diminuer et à l'oublier.

2) Enfin, il a été aidé dans ce travail par un autre fait non moins important et dont on ne saurait séparer le premier : l'apparition des croyances animistes ou plutôt de l'idée d'âme enfantant celle des esprits.

Ces deux faits se sont combinés et confondus pour réduire à peu près à néant la croyance au Créateur suprême et introduire dans l'esprit du primitif toute une manière nouvelle de penser et presque de sentir.

Le cas des Australiens, les plus primitifs des sauvages que nous connaissions aujourd'hui, confirme ce point de vue. « D'une part, en effet, si la conception de Mungan-Ngaur a tant de points communs avec nos idées sur la divinité, c'est parce qu'il n'est pas localisé (1). Il n'habite pas dans des temples faits par la main des hommes ; comment, en effet, le pourrait-il quand ses adorateurs eux-mêmes ne possèdent ni tentes ni maisons. « Car là où le Dieu a une demeure (2) ou un temple, nous reconnaissons le travail d'hommes qui n'étaient plus de purs nomades, mais vivaient déjà dans des habitations fixes. »

La nature même des sociétés australiennes empêchait donc d'attacher une divinité à un temple quelconque ; par la suite, les représentations et les pratiques (mythes et rites), qui se rattachent à la localisation d'un Dieu, n'ont pas pu s'y développer. Il n'est pas davantage question d'assigner à l'Etre suprême un territoire ou

(1) Voir LANG. p. 259 à 266.

(2) Robertson SMITH, *Religion of the Semites*, pp. 104, 105.

un pays quelconque. Pour la même raison « les Arabes nomades(1) ne peuvent pas assimiler la conception de Dieu à celle d'un propriétaire terrien et l'appliquer aux divinités de leurs propres tribus, la propriété du sol étant inconnue au désert ».

L'Etre suprême des Australiens ne pouvait donc pas devenir un Dieu local ou terrien, car cette conception implique déjà toute une série d'idées inconnues à ces sauvages.

C'est aussi pour la même raison que ce Dieu ne reçoit jamais de sacrifices.

Des tribus nomades, vivant de chasse, où le culte des ancêtres est inconnu, sans chef et sans capital, ne peuvent pas abaisser leur divinité au niveau qui correspond à ces différents aspects du progrès humain.

C'est ainsi que l'Etre suprême des Australiens est bien supérieur aux dieux des Grecs et des Sémites tels qu'ils nous apparaissent dans leurs mythes les plus anciens.

Le Dieu des Murrings et des Kurnais dont les préceptes « adoucissent le cœur », qui en connaît les secrets, enseigne la chasteté, le respect de la vieillesse, le désintéressement, n'est pas limité par le temps ni l'espace, ne reçoit ni sacrifice d'hommes ou d'animaux, représente une conception de la divinité tout à fait élevée. A côté d'elle, celle de peuples infiniment plus civilisés nous paraît dégénérée.

Mais, d'autre part, si cette idée d'Etre suprême chez les Australiens, est si pure, c'est aussi parce que les croyances animistes ne s'y sont pas encore mêlées.

Cette union était indispensable pour former une religion ; mais le développement même des croyances animistes, sous certaines conditions sociales avancées, devaient nécessairement aboutir à une dégénération de la croyance primitive à l'Etre suprême, ainsi que des idées morales qui l'accompagnaient. C'était une étape inévitable.

Or, parmi les Australiens les plus primitifs que nous

(1) R. SMITH, op. cit. p. 106.

connaissions, cette étape n'a pas encore été franchie. Nous trouvons dans leurs cœurs, sur leurs lèvres, dans leur enseignement moral (bien qu'il se confonde parfois avec de barbares absurdités et qu'il soit obscurci par des rites d'une autre origine), la foi en un Etre suprême qui a créé et construit le monde, qui a toujours existé, qui veut la justice et aime l'humanité. Cet Etre ne porte pas de trace de dégénération ; sa demeure est « parmi les étoiles » et non pas sur une colline ou dans une maison. Pour lui ne fume aucun autel et n'est sacrifiée aucune victime.

*
**

De toutes ces observations, se dégage la conclusion suivante : nous nous trouvons aujourd'hui, chez la plupart des primitifs, en présence d'une déviation du sentiment religieux.

Certes, leur religion s'est développée et à un tel point, qu'elle nous apparaît comme un inextricable fourré. N'est-il pas remarquable cependant, qu'au milieu des manifestations si variées de leur pensée, survive le seul élément auquel nous trouvions un caractère proprement religieux ?

Et cet élément fait bien partie de leur pensée religieuse comme le prouvent, par exemple, les affirmations de Livingstone et de Miss Kingsley (1).

C'est un fait que les missionnaires n'ont jamais eu à prouver l'existence de Dieu. Elle peut ne jouer actuellement qu'un rôle médiocre, mais elle n'est jamais mise en doute. Il y a là une contre-épreuve pratique et directement observable qui nous semble du plus haut intérêt.

Si cette idée n'était, en effet, qu'un corps étranger sans relation profonde avec la pensée proprement religieuse des primitifs, comment des hommes qui leur apportent une religion supérieure, trouveraient-ils dans cette idée le point d'attache tout formé par lequel ils pénétreraient dans leur conscience et la transforment.

(1) Voir p. 56 et 67.

Il ne suffit pas ici d'arguer de la supériorité du blanc. Un indigène n'acceptera jamais de transformer de fond en comble sa pensée religieuse s'il n'accorde pas à celui qui cherche à le convaincre, une confiance suffisante. Or, cette confiance suppose bien des éléments, mais le premier, qui constitue en quelque sorte une brèche toute faite dans cette enceinte impénétrable qu'est la conscience d'un primitif, c'est précisément l'idée de Dieu, si vague ou si grossière qu'elle soit encore. C'est sur ce point que s'établit le premier contact entre la pensée religieuse du civilisé et celle de l'indigène.

A cet égard, les témoignages sont unanimes (1). C'est comme une prédisposition native que des milliers et des milliers d'années n'ont pas encore réussi à détruire.

*
**

Pour nous, elle nous apparaît comme une intuition de conscience, une de ces données premières de l'esprit humain qui font à la fois partie de la vie et la conditionnent.

Dans tout le bagage d'idées des non-civilisés, c'est le seul trésor qui ait conservé quelque valeur. Tous les autres s'effritent et tombent en ruine au contact d'une vie plus développée et plus parfaite, celui-là seul est susceptible de reprendre vie et même d'affranchir le primitif de la crainte des esprits et des forces aveugles de la nature. Cela est tellement vrai, que plus cet élément et les croyances proprement religieuses qui s'y rattachent sont diminués, plus aussi deviennent nombreuses les croyances et les pratiques animistes. On pourrait presque affirmer que le sentiment religieux des primitifs est en proportion géométrique avec la place qu'occupe cette croyance dans leur vie.

Leur cœur ressemble à un de ces palimpsestes dont le premier texte a été effacé pour faire place à une copie plus récente. Avec lui a disparu la pensée première. Ce n'est que par des procédés artificiels et avec

(1) Voir WARNECK, *op. cit.*, p. 210 et s.

un soin extrême, qu'on arrive à faire réapparaître l'ancienne écriture et, avec elle, le sens original. Mais ce sens est bien un sens religieux. Le découvrir, c'est pénétrer plus profondément dans l'âme des premiers hommes qui, sentant confusément la puissance suprême qui les dépasse et dont ils dépendent, essayent d'entrer en relation avec elle.

« Jusqu'ici, les philosophes et les sociologues multiplient les hypothèses les plus contradictoires sur l'origine du sentiment religieux (1) ; mais aucune ne vaut l'explication donnée à la première page de la Bible : l'homme est religieux parce qu'il a été fait à la ressemblance divine ; parce qu'il est comme un enfant qui cherche son père. L'origine du sentiment religieux est avant tout un instinct de filialité. »

Vu : le Doyen,
E. VAUCHER.

Vu : le Président de la soutenance,
Raoul ALLIER.

(1) Westphal, *Jéhovah*, p, 44.

Bibliographie

1) Ouvrages généraux sur l'origine du sentiment religieux

A) PSYCHOLOGIE ET HISTOIRE

- E. DE PRESSENSÉ. — *Les Origines* (Paris, Fischbacher, 1883).
- A. SABATIER. — *Esquisse d'une Philosophie de la Religion d'après l'Histoire et la Psychologie* (Paris, Fischbacher, 1897).
- A. LANG. — *The Making of religion* (London, Longmans, 1900).
- P.-D. CHANTEPIE DE LA SAUSSAYE. — *Manuel d'Histoire des religions* (Paris, Colin, 1904).
- H. HUBERT. — *Introduction au Manuel d'Histoire des religions* (Paris, Colin, 1904).
- L. BOUTROUX. — *Science et religion* (Paris, Flammarion, 1911).
- J.-H. LEUBA. — *La psychologie des phénomènes religieux* (Paris, Alcan, 1914).

B) SOCIOLOGIE

- E. GUIRAUD. — *La notion sociologique de la religion* (Thèse, Faculté de Théologie protestante, Paris, 1911).
- E. DURKHEIM. — *Les formes élémentaires de la vie religieuse. Le système totémique en Australie* (Paris, Alcan, 1912).
- Divers articles (voir plus loin).

2) Etudes particulières

E. CASALIS. — *Les Bassoutos* (Paris, Meyrueis, 1860).

A. RÉVILLE. — *Les religions des peuples non-civilisés* (Paris, Fischbacher, 1883).

Robertson SMITH. — *Lectures on the Religion of the Semites* (Londres, 1894).

Ellen C. PARSONS, M. A. — *A life for Africa*. Appendice : *Superstitions of equatorial Africa* by A. C. GOOD (London, Oliphant, 1898).

E. ALLÉGRET. — *La religion des Pahouins primitifs* (Paris, Leroux, 1904).

Cours inédit sur l'Histoire des religions.

M.-J. LAGRANGE. — *Etudes sur les religions sémitiques* (Paris, Lecoffre, 1905).

Monseigneur LE ROY. — *La religion des primitifs* (Paris, Beauchesne, 1912).

H.-A. JUNOD. — *The Life of a South african Tribe* (Neuchatel, Attinger, 1913).

John WARNECK. — *The Living Forces of the Gospel. Experience of a missionary in animistic heathendom* (London, Oliphant), [sans date].

Divers articles de la *Revue de l'Histoire des religions*, de la *Revue Chrétienne*, de l'*Année philosophique*, etc., entre autres ceux de MM. Marillier, Allégret, van Gennep, W. Thomas, Henri Aubert et Marcel Mauss, Goblet d'Alviella, J. Fontain.

Table des Matières

	Pages
Introduction	5
I. L'Animisme.....	9
II. Le Naturisme.....	18
III. Polythéisme et Fétichisme	26
<i>Polythéisme</i>	26
<i>Fétichisme</i>	29
IV. L'Amestrolâtrie	30
V. Le Totémisme	39
VI. L'Idée d'Etre Suprême.....	46
Conclusion	71
Bibliographie.....	81
